

HISTOIRE, ENQUÊTE ET RESPONSABILITÉ

LE TRÉSOR PERDU DES
PREMIÈRES GÉNÉRATIONS
DE PRAGMATISTES

DANIEL R. HUEBNER

C'est dans les enquêtes, souvent négligées, sur l'histoire que les premiers pragmatistes ont le mieux réalisé leur engagement en faveur de l'inclusion démocratique, du progrès social et d'une communauté d'enquête scientifique – différentes causes qui se sont développées réflexivement dans le cours temporel de l'histoire humaine*. La logique et les implications de cette approche ont été élaborées par les premières générations de chercheurs pragmatistes en philosophie, en sciences sociales et en histoire intellectuelle qui, contrairement aux accusations qui leur sont adressées, ont écrit certains de leurs travaux les plus pénétrants sur des investigations historiques. Ceci est particulièrement vrai pour un certain nombre de savants, marginalisés socialement, qui, en dialogue avec le pragmatisme, ont développé des perspectives éclairantes, d'une valeur inestimable, sur la nature historique des processus sociaux. Cet article expose cette approche pragmatiste de l'historiographie et de la philosophie de l'histoire, en soulignant l'importance de l'inférence et de l'interprétation, des valeurs, des preuves et des souvenirs. Il plaide en faveur d'une lecture plus inclusive du pragmatisme originaire, mais aussi d'une réflexion historique et d'une responsabilité éthique en sciences sociales.

MOTS-CLEFS : PRAGMATISME ; SOCIOLOGIE HISTORIQUE ; HISTOIRE INTELLECTUELLE ; RÉFLEXIVITÉ EN SCIENCES SOCIALES ; RESPONSABILITÉ ; CANONISATION PHILOSOPHIQUE.

* Daniel R. Huebner est professeur-assistant à l'Université de Caroline du Nord à Greensboro [drhuebne@uncg.edu].

Les pragmatistes classiques ont développé une approche historique de l'enquête qui reste ignorée par les chercheurs en sciences sociales¹. Très tôt, ils ont affirmé que l'action sociale est historique : historique, parce qu'elle se constitue comme un processus dynamique, temporel, mais historique, aussi, parce que ce processus est réfléchi comme tel. Cette perspective des premiers auteurs pragmatistes, si elle est prise au sérieux, a des conséquences fortes pour la recherche. Elle rend possible des enquêtes plus inclusives, plus riches d'un point de vue épistémique, fortement autoréflexives et socialement responsables. Contrairement aux reproches qui leur ont été adressés, les premières générations de pragmatistes ont produit des enquêtes historiques, parmi les plus incisives, en s'appropriant les écrits philosophiques et en articulant de façon cohérente leur logique de compréhension. Cela n'est somme toute pas surprenant : comme leur travail le démontre, l'enquête sur le passé nous livre des manières de nous percevoir et de nous concevoir, qui aiguïssent au plus haut point le rapport réflexif que nous entretenons avec nous-mêmes. C'est cette thèse que nous allons ici défendre. Dans ces recherches historiques, oubliées ou négligées par les commentateurs, les auteurs pragmatistes ont atteint le point le plus élevé de leur engagement en faveur de la création d'une communauté d'enquête scientifique, de l'inclusion démocratique et du progrès social – lesquels se sont développés dans le cours temporel de l'histoire humaine et dans la vue réflexive que les acteurs ont prise sur ce cours temporel. Ces recherches historiques sont à même d'engendrer de riches interrogations pour la pratique des sciences sociales, aujourd'hui. Interrogation sur la façon dont les enquêteurs rassemblent leurs corpus et les traitent comme acquis à des stades ultérieurs de la recherche, interrogation, également, sur la temporalisation des processus de l'interprétation, sur les conséquences de l'adhésion à des valeurs, sur le travail de réflexion des parcours d'enquête déjà accomplis et sur la responsabilité éthique, pédagogique et scientifique propre à la recherche.

Dewey, et George Herbert Mead. Elle élargit au contraire la tradition pragmatiste de la philosophie à l'histoire intellectuelle et à la science sociale du début du XX^e siècle aux États-Unis. Du coup, elle met en valeur un certain nombre de chercheurs en théorie sociale qui ont été marginalisés par la constitution d'un canon de la discipline philosophique, sociologique ou historique. Cette tradition pragmatiste, qui nous met en demeure de penser les implications de l'historicité, doit être retrouvée et explorée afin d'orienter la recherche contemporaine, d'un point de vue éthique et épistémologique. Mon objectif est donc aussi, en partie, de réarticuler cette dimension méconnue de la tradition pragmatiste et de réinterpréter cette dernière comme un mouvement dynamique et autoréflexif dans l'histoire. Pas question de présupposer à l'avance, de façon dogmatique, que nous savons ce qu'est ou ce que n'est pas le pragmatisme. Au contraire, notre enquête devrait nous amener à conclure que la question « qui est pragmatiste ? » ne trouve de réponse que dans le processus social en train de se faire. Cette réponse, de plus, doit sans cesse être rouverte et réexaminée à la lumière des problèmes auxquels se confrontent les auteurs contemporains. Nous devons conceptualiser le pragmatisme de la même façon que nous conceptualisons nos objets de recherche à la lumière du pragmatisme – *avoir une approche pragmatiste du pragmatisme*. Et notre compréhension des processus sociaux sortira enrichie de la découverte des intuitions fortes et des formulations remarquables de ces auteurs oubliés.

L'article qui suit est organisé en une série de sections dédiées à un thème ou à une question. Chacune nous invite à une réévaluation historique de l'approche pragmatiste de l'action sociale. La première partie esquisse rapidement la question de l'historicité de l'action sociale telle qu'elle est traitée par les pragmatistes canoniques. Elle examine leur relation à la « nouvelle histoire » sociale et intellectuelle au début du XX^e siècle et insiste sur l'importance de considérer le pragmatisme comme inclusif, dynamique et pluriel. La seconde partie considère la méthodologie des recherches sociales historiques d'un point de vue pragmatiste. La troisième partie met en lumière les

contributions les plus importantes que l'on peut attribuer à ces cercles d'auteurs non-canoniques et relie leurs intuitions à la recherche en sciences sociales. La conclusion consistera en un examen des apports de cette perspective pragmatiste du point de vue de la responsabilité sociale, de l'autoréflexion et de la pédagogie.

PHILOSOPHIES PRAGMATISTES ET HISTOIRES SOCIALES

Pour quelques-uns des critiques les plus importants du pragmatisme au début du XX^e siècle, l'incapacité supposée du pragmatisme à rendre compte de la connaissance historique des événements du passé a posé un problème crucial à cette philosophie (Russell, 1910 : chap. 4-5 ; Royce, 1913 : chap. 13-14 ; Santayana, 1913 : 124-131 ; Moore, 1922 ; Durkheim, 1913-14 : chap. 13 et 16). Mais ces critiques ont selon nous échoué à percevoir l'intérêt des auteurs pragmatistes pour l'histoire et à situer leur philosophie par rapport à l'émergence d'une histoire sociale. Les échanges de John Dewey (1922a, 1922b, 1924) avec le philosophe et historien des idées Arthur O. Lovejoy (1920, 1922a, 1922b, 1924) donnent un bon exemple de ces formulations d'une compréhension historique de l'histoire et de sa différence par rapport aux histoires réalistes qui dominaient à l'époque. Selon Dewey (1922a : 309), la connaissance du passé est logiquement « une connaissance du passé-en-tant-que-connecté-avec-le-présent-ou-le-futur » ; ou, si l'on renverse la perspective depuis le cours temporel de la recherche actuelle, elle porte sur « le présent et le futur en tant qu'ils impliquent un certain passé ». La mise à l'épreuve de la pensée du passé doit se faire au présent ou au futur. Il n'y a pas moyen de vérifier le sens du passé si celui-ci n'a pas de référence au futur, et dire cela revient à dire qu'il est impliqué au présent dans des actions orientées vers le futur². Des philosophes pragmatistes plus tardifs, en premier lieu Sterling P. Lamprecht (1923, 1936, 1939, 1952) et John H. Randall Jr. (1939 et 1963), se sont inspirés des articulations de la pensée de Dewey dans leur propre enquête sur la philosophie de l'histoire et sur l'histoire de la philosophie, et ils ont souligné que l'investigation de

l'histoire est cruciale pour un projet critique de réflexion et d'émancipation sociales³.

Les participants au courant qualifié de « nouvelle histoire » (*New History*) – Frederick Jackson Turner, James Harvey Robinson, Carl Becker, Charles et Mary Ritter Beard, Lucy Maynard Salmon – étaient ouvertement en dialogue avec les philosophes pragmatistes ou témoignaient de la même attitude qu'eux vis-à-vis de l'enquête historique (Strout, 1958 ; White, 1973 ; Pettegrew, 2000 ; Kloppenberg, 2004)⁴. Dans l'un de ses premiers travaux où il exprimait une sensibilité présentiste, sociale et anti-formaliste à l'égard de l'enquête historique, Turner (1891) écrivait que « l'histoire est la conscience de soi de l'organisme [social] », en développement constant, et que « chaque époque réécrit l'histoire du passé en se référant par-dessus tout aux conditions de son propre temps ». Tous ces auteurs ont insisté sur le fait que l'histoire doit rendre compte du développement social, au sens large, comme son sujet central et qu'elle doit emprunter aux sciences sociales ses explications et ses analyses, que la nature, les thèmes et les questions de l'enquête historique changent avec les préoccupations pratiques les plus urgentes du moment. Ils avaient également une conscience aiguë du fait que l'histoire est une entreprise autoréflexive qui peut être mise au service d'une reconstruction sociale intelligente (Turner, 1911 ; Robinson, 1912 ; Becker, 1913). Pourtant, ces historiens, qui s'appuyaient sur les sciences sociales alors émergentes, ne figurent jamais au premier plan des interrogations pragmatistes sur les sciences sociales.

Prendre au sérieux les questions de l'autoréflexivité et de la reconstruction sociale implique d'entretenir une relation à notre propre histoire sociale et intellectuelle comme un processus qui se poursuit et progresse en s'engageant dans un dialogue avec ces voix oubliées. Cette tâche doit être poursuivie. Les travaux de ces pragmatistes, exclus du canon, permettent d'enrichir en profondeur une science sociale pragmatiste, en particulier si l'on reconnaît en celle-ci une entreprise dynamique d'un point de vue historique. Ces auteurs

marginalisés nous parlent, non seulement parce que leur marginalisation est un objet d'enquête en tant que tel, qui vaut la peine d'être exploré et qui nous dit beaucoup du processus historique, mais aussi parce qu'ils se trouvent être des penseurs créatifs, qui ont pris part aux processus sociaux, selon des modalités parfois plus intéressantes que les auteurs canoniques (Seigfried, 1996 : 102-103) – une idée déjà défendue à l'époque par W. E. B. Du Bois (1926, 1935 et 1957). Patricia Hill Collins (2011 et 2012), dans un travail récent qui tente de faire dialoguer, de façon documentée historiquement, les chercheurs sur le pragmatisme et sur l'intersectionnalité en sciences sociales, avance l'argument que nous pouvons recourir à la contemporanéité historique de ces chercheurs comme à un outil critique (par exemple le fait que Jane Addams ou Alain Locke écrivaient à la même époque sur les mêmes sujets que John Dewey), tout en interrogeant et en évaluant la reconstruction historique de tels lignages, mutuellement exclusifs, de chercheurs. Cet effort est une invitation à poursuivre un dialogue inclusif qui tire leçon des expériences des autres en vue d'un progrès indissociablement épistémologique et éthique (Addams, 1902 ; Mead, 2015). Cette démarche devrait également, dans la lignée pragmatiste de la critique démocratique des formes d'autoritarisme et d'absolutisme, nous permettre de remettre en question le jeu de prééminences et de dominances intellectuelles à l'œuvre dans un rapport dogmatique au canon. Elle le fait en conduisant à un processus d'« auto-inclusion » de nos propres affirmations, façonnées contextuellement et engagées en faveur de certaines valeurs (Locke, 1989 : 142 ; Carr, 1961 : 53-54) et ce, en évitant la « suffisance morale » de travaux historiques qui confondent succès et pertinence ou justesse (Strout, 1958 : 36). Une vision pragmatiste de l'histoire comme « ce qui marche le mieux » nous met en garde contre les jugements à la légère et contre l'acceptation sans recul de la proposition que « ce qui est est ce qui doit être ». Nous n'avons aucun moyen de savoir si des œuvres qui semblent avoir « échoué » ne peuvent pas encore fournir des contributions capitales ; et nous devons rester attentifs aux transformations que de nouveaux développements dans la vie sociale induisent dans notre compréhension du passé (Carr, 1961 : 171-172).

L'article qui suit espère montrer comment des idées de Jane Addams, W. E. B. Du Bois, Charlotte Perkins Gilman, Alain Locke, Josiah Royce, Lucy Maynard Salmon, et Ella Flagg Young, côte à côte avec celles de Peirce, James, Dewey, et Mead, permettent de développer une théorie de la connaissance et une méthodologie en sciences sociales qui sont beaucoup plus inclusives socialement et qui aiguïssent notre réflexivité historique. Dans le travail de reconstruction de l'histoire de la philosophie, des sciences sociales et de la pédagogie progressiste, chacun de ces auteurs a été associé au pragmatisme (Collins 2011, 2012 ; Deegan, 1990 ; Harris, 1989, 1999 ; Lengermann & Niebrugge-Brantley, 1998 ; Medina, 2004 ; Parker & Skowronski, 2012 ; Sadovnik & Semel, 2002 ; Seigfried, 1996, 2002 ; Taylor, 2004 ; West, 1989). La liste est loin d'être close. Elle a la vertu d'une invitation à prospecter davantage dans notre histoire intellectuelle pour découvrir de nouveaux trésors et multiplier les variétés de pragmatisme. Chacune des parties de cet article examine comment ces auteurs proposent une enquête pragmatiste sur les processus historiques et sur la conscience de leur historicité et comment leur réflexivité dans la recherche en sciences sociales rend possible une vision plus englobante et plus intégrée de la société humaine, indissociable d'un combat pour la justice sociale et la démocratie.

L'ENQUÊTE HISTORIQUE COMME SCIENCE SOCIALE

Les penseurs pragmatistes, à commencer par Peirce, ont examiné en détail la méthodologie ou l'épistémologie pratique de l'enquête historique. Ils se sont intéressés à la façon dont nous concevons l'étude des actions humaines historiques. Ils ont examiné à quel type de matériaux, d'interprétations, et d'engagements en valeur, dans la production des récits, nos principes nous conduisent. Bien entendu, la recherche historique est une entreprise qui n'est pas différente, en essence, des autres actions humaines, et la conceptualisation de ses méthodes est donc justiciable de la même théorie processuelle, sociale et pratique de l'action, élaborée par ailleurs par le pragmatisme (Joas,

1996). De même, les leçons que les premiers pragmatistes ont tirées de l'étude de l'histoire sont également applicables à l'enquête contemporaine en sciences sociales. Celle-ci implique les mêmes problèmes d'inférence, à travers un processus itératif d'extrapolation et d'exploration des conséquences, de sélection des faits en relation aux opérations de valuation de l'enquêteur, et d'interprétation où ce dernier se place au cœur du processus temporel de connexion d'un passé à un futur. Les auteurs hors du canon au sens strict sont particulièrement importants pour montrer comment les jugements de valeur sont non seulement nécessaires au processus de recherche, mais aussi combien la réflexion sur les valeurs et leur conceptualisation fournissent un fondement à la défense critique du pluralisme démocratique et de la préservation historique de la mémoire humaine.

INFÉRENCE

Charles S. Peirce a écrit un traité, en 1901, intitulé « On the Logic of Drawing History from Ancient Documents Especially from Testimonies », qui traite du problème de l'enquête sur l'histoire humaine comme d'une façon de développer et d'illustrer sa logique de la science. Pour Peirce (1985 : 724), le processus de connaissance dans toutes les disciplines commence par la « découverte qu'il y a eu une anticipation erronée dont nous avons été à peine conscients ». La notion d'anticipation erronée devrait être traitée de façon critique parce que nous pouvons, par exemple, être surpris aussi facilement par des régularités inattendues. L'approche par Peirce de la logique du processus scientifique est souvent qualifiée d'« analyse abductive ». L'abduction est une forme de découverte disciplinée qui avance une hypothèse et la maintient à l'essai pendant qu'elle teste les probables conséquences de son adoption dans l'expérience (*ibid.* : 733 et 753)⁵. L'histoire, comme tout autre champ de connaissance qui s'efforce d'être scientifique, a une logique processuelle avec des étapes déterminables d'inférence dans le temps et une récursion vers des étapes antérieures, si le processus échoue à progresser sans problème. Cette méthode reconnaît, d'une part, que bien que les explications possibles

pour des faits soient, en un certain sens, « innombrables », il y a de bonnes raisons de croire que l'esprit humain pourrait les imaginer de façon productive au terme d'un cours fini d'investigation (ce dont témoignent les avancées de la science) (*ibid.* : 753). Cette méthode reconnaît, d'autre part, que nous ne découvrons que rarement, voire jamais, une hypothèse qui s'avère parfaitement satisfaisante eu égard à l'ensemble des faits : une partie de l'enquête scientifique consiste en une réflexion judicieuse sur les meilleurs moyens de rechercher des hypothèses et d'anticiper leur défaillance (*ibid.* : 756-757).

Dans l'examen méthodologique le plus détaillé de la logique d'inférence de Peirce appliquée aux sciences sociales, Iddo Tavory et Stefan Timmermans (2014) notent que l'analyse abductive vise à produire une nouvelle théorie par le biais d'intuitions spéculatives, portant sur des preuves surprenantes ou inattendues. Ces intuitions sont ensuite examinées, rectifiées et affinées de manière itérative en évaluant soigneusement leur variation au cœur des données recueillies, en étudiant les cas possibles qui ne collent pas avec les hypothèses, en comparant ces hypothèses avec d'autres en termes de vraisemblance et en interprétant leur pertinence pour une communauté d'enquête. Ils insistent sur l'approche sociale de Peirce dans le processus scientifique, en interrogeant la façon dont les hypothèses développées par un enquêteur sont sensibles aux contextes sociaux qu'il étudie et la manière dont la recherche est examinée et validée dans le cadre de l'entreprise collective d'une science en train de se faire. L'historien pragmatiste Morton White (1965 : 115, *passim*) a également développé en détail la logique de cette perspective, la qualifiant d'« a-normalisme », un néologisme tiré de la lecture du livre *Social Causation*, à forte inspiration pragmatiste, du sociologue Robert MacIver (1942). White a fait valoir que, parmi toutes les approches logiques concevables pour enquêter sur l'histoire humaine, seul l'« a-normalisme » reconnaît le pluralisme au cœur de la recherche, en combinant la prise en compte des valeurs et des intérêts des enquêteurs, tout en préservant la compréhension du rapport déterminé entre les faits et leur explication.

Il peut exister des différences légitimes, voire fondamentales, entre les propositions sur ce qui est supposé être la cause d'un phénomène, mais de telles explications sont continûment mises à l'épreuve de la description des traces de la réalité historique (Carr, 1961). Pour Peirce (1985 : 732), une explication pour une telle anticipation démentie par les faits doit donc prendre la forme d'une hypothèse qui rende les faits observés nécessaires, ou très probables, dans ces conditions. Le philosophe pragmatiste Sterling Lamprecht (1939 et 1952), à la suite de Dewey (1922a et 1922b), a repris à son compte cette approche « expérimentale » ou « exploratoire », en notant que les significations de l'histoire sont hypothétiques, ce qui ne les rend pas « subjectives ». Elles sont soumises au test de référence à des situations futures. Toutes nos significations sont ainsi « provisoires » : ce sont des « indications de pertinence » ou des « estimations de valeur », qui ont un « statut empirique », au sens où elles nous orientent réellement dans le présent et où elles doivent continûment attester de leur vérité à l'avenir (Lamprecht, 1939 : 453 ; 1952 : 354).

INTERPRÉTATION

Parmi les premiers auteurs d'influence pragmatiste, le récit historique qui s'appuie de la façon la plus explicite et la plus substantielle sur la théorie des signes de Peirce est l'étude du christianisme de Josiah Royce (1913) (Joas, 2016 : 67-70). Pour Royce, l'histoire consiste en une séquence d'interprétations de signes. Par exemple, la traduction par un égyptologue d'une inscription antique implique 1/ le traducteur en tant qu'interprète, 2/ le texte à interpréter, 3/ le lecteur impliqué dans la traduction, et par conséquent, le langage et le contexte de l'acte d'interprétation (Royce, 1913 : 140-141). À ses yeux, le passé est « un domaine d'événements dont nous pouvons désormais interpréter le sens historique, lire les récits et tirer les leçons, dans la mesure où notre mémoire et notre documentation nous en fournissent les preuves », tandis que le « futur » est « le domaine des événements que nous considérons plus ou moins sous le contrôle de la volonté présente d'agents volontaires, de sorte qu'il vaut la peine

de prodiguer des conseils, à nous-mêmes ou à nos collègues, à propos de cet avenir » (*ibid.* : 145-146).

Ce processus du présent qui interprète le sens de nos expériences passées pour nos expériences futures est, selon Royce, un processus continu et, en fin de compte, infini, chaque acte d'interprétation devenant, lui-même, un événement du passé à interpréter (*ibid.* : 148-149). En effet, les « régions » même du temps – passé, présent, futur – sont constituées, selon Royce (*ibid.* : 147-149 et 284), par l'interprétation, qui en fixe la signification et l'orientation : le présent *est* l'interprétation, ce qu'il interprète constitue le passé et ce pour quoi il interprète constitue le futur⁶. L'identification par Royce du travail de l'interprétation et de la dynamique de la temporalité qui le sous-tend suggère que non seulement les enquêtes historiques, mais toutes les enquêtes humaines, sont constituées par un progrès temporel de l'interprétation du passé pour le futur dans un présent situé.

Pour Royce, cette prise de conscience a d'autres implications. Interpréter l'histoire, c'est adopter un rôle ou une position déterminés dans une « communauté d'interprétation ». Cela suppose un « abandon de soi » (*self-surrender*) et une « double conformité » à des idées qui ne nous sont pas propres, en ce qu'elles sont à la fois celles des esprits du passé qui se donnent à interpréter et celles des esprits à venir à qui l'interprétation est adressée. L'interprétation de l'histoire engage ainsi la double responsabilité de comprendre ces deux « langages » (Royce, 1913 : 214-217). Elle est un acte profondément éthique et social, en raison de cette double responsabilité, mais aussi parce qu'elle confère un ordre déterminé aux relations entre les éléments : l'interprète interprète un sens, un discours, un locuteur pour un autre sens, un autre discours, un autre locuteur (et non l'inverse). De telle sorte que, selon Royce (*ibid.* : 140-141 et 214-215), dans des conditions idéales, « vous [à qui l'interprétation est adressée] accepteriez la même chose que ce que comprendrait notre voisin [qui est interprété] ».

L'interprétation est un acte créateur en ce sens qu'elle implique la découverte ou l'invention d'un troisième élément, médiateur entre les deux idées comparées : une création qui « nous montre nous-mêmes, tels que nous sommes », qui « enrichisse le monde de notre conscience de soi », qui « élargisse notre perspective et donne à notre monde mental plus de précision et de maîtrise de soi », qui « enseigne à l'une de nos idées ce qu'une autre de nos idées signifie », ou qui « connecte » les fragments de l'expérience en montrant « comment vivre comme si la vie avait un but cohérent » (*ibid.* : 187). L'interprétation est enrichie et continuellement renouvelée par les « ressources inépuisables de nos relations sociales ». Elle est entreprise dans l'attente d'infinies « interprétations mutuelles » qui seront faites, ultérieurement, par la communauté, lesquelles serviront à vérifier ou à modifier en retour l'interprétation (*ibid.* : 151, 227). Dire : « J'ai découvert un fait physique », comme peut le faire un enquêteur historique, ne consiste pas à rendre compte des opérations propres à la psychologie d'un individu ou des fonctionnements d'un objet autonome dans le monde, mais plutôt à « interpréter » au sens de faire appel à une communauté au sein de laquelle ce fait peut être reconnu (*ibid.* : 247). De fait, on attribue souvent à Royce (*ibid.* : 227-232 et 249-252) l'invention de la notion pragmatiste de « communauté scientifique », à partir d'une élaboration des idées de Peirce (Jacobs, 2006).

À ce point de vue Dewey (1922b : 352) ajoute que les choses qui font partie de nos expériences actuelles « représentent » ou « tiennent lieu de » quelque événement du passé, dans la mesure où elles endossent une « référence anticipée » à des conséquences pratiques à l'avenir. Cela signifie que lorsque nous posons des questions sur un objet ou affirmons qu'il a tel ou tel sens, quand nous réfléchissons consciemment sur lui, l'objet acquiert ou remplit une fonction représentative qu'il ne possède pas de façon inhérente. Traiter un objet comme un signe ou une représentation est une inférence qui ne devient une « connaissance » dans un sens complet que si l'indication est corroborée par quelque chose dont il est fait une expérience immédiate (*ibid.* : 353). Randall (1939 : 467), à la suite de Dewey, explique que

les faits sont découverts au cours de l'enquête historique, et non pas donnés dès le début. Souvent, l'historien « pose des questions pour lesquelles les faits pertinents ne sont pas disponibles dans le corpus existant » : il « doit [alors] les extraire péniblement ». En tant que chercheurs professionnels et acteurs de tous les jours, nous partons en quête, au moyen d'« inférences provisoires », de preuves qui démontreraient de manière satisfaisante si un événement s'est produit ou non (Dewey, 1922a : 309 ; ou Becker, 1932). Pour Dewey (1922b : 356 ; mais voir aussi Lamprecht, 1923), cette approche devrait nous conduire à un « réalisme pluraliste » dans notre traitement de la connaissance : « Les choses qui sont considérées comme signifiant ou visant autre chose sont d'une diversité indéfinie, de même que les choses signifiées. » Les « choses » ici mentionnées ne sont pas des « états mentaux », mais des choses réelles comme des pierres, des taches ou des papiers que l'on peut découvrir et expérimenter comme des preuves.

William James (1909 : 221-225), dans sa propre incursion dans le raisonnement historique, a fourni une analyse d'un exemple prosaïque⁷. La question de savoir si une proposition (« César a réellement existé ») fait référence à un événement du passé peut être tranchée par la manière dont les effets pratiques de la proposition s'articulent aux effets pratiques de l'événement du passé. Si César a écrit un manuscrit dont l'enquêteur peut lire une nouvelle édition et s'il peut dire : « Le César auquel je fais référence est l'auteur de *cela* », alors il existe un motif pour établir une « relation cognitive déterminée » entre la proposition et l'événement du passé qu'elle est supposée saisir. Autrement dit, James préconisait de rechercher des « intermédiations finies » (des chaînes de faits ayant des effets pratiques, tels que l'écriture et la réimpression du manuscrit de César) qui servent de signes dans un univers de discours par leurs effets sur le fonctionnement des propositions comme « César a vraiment existé ». Elles ne sont pas établies comme vraies de manière transcendantale ou absolue, mais elles fournissent un médium pratique à partir duquel un accord sur la vérité ou la fausseté, ou le manque de pertinence, peuvent être évalués et réévalués à la lumière des effets pratiques ultérieurs. Pour James

(1909 : 43-50), ce raisonnement ne diffère pas en principe du processus consistant à formuler et à évaluer des affirmations sur des faits contemporains, absents de l'environnement immédiat (par exemple, s'« il y a des tigres en Inde ») : dans un cas comme dans l'autre, le raisonnement consiste à indiquer des signes qui, si on les pourchasse et que l'on cherche à en saisir le sens, auront des conséquences pratiques qui se déploieront dans le temps (par exemple, en voyageant en Inde pour y rechercher des tigres).

VALEURS ET SÉLECTION DES FAITS

Du point de vue pragmatiste, parler des « faits » de l'histoire, c'est extraire un événement hors d'un « anonymat tourbillonnant et muet » et « lui donner rang et statut publics », « lui conférer le *droit* et l'*autorité* » de « déterminer la croyance et décider de la conclusion à atteindre » (Dewey, 2012 : 137-138, italiques dans l'original ; et Carr, 1961 : chap. 1). Le langage de Dewey est explicitement éthique et politique : un fait est une chose reconnue et confirmée publiquement (avec toutes les connotations de l'expression *committed to* pour Dewey, 1927) et l'acte de sélection de faits dignes de considération doit être entrepris de manière responsable, précisément parce qu'il leur confère leur autorité et fait valoir les conséquences qui en découlent. Mais, à l'inverse, le fait que l'on remarque un événement et ce que l'on en retient dépend d'une « constellation d'habitudes » antérieures, « y compris des attitudes de croyance », « déterminées dans et par des conditions sociales, dont le langage », et par des « moyens et matériaux de communication » (Dewey, 2012 : 138). Cela ne signifie pas que l'historien choisisse arbitrairement parmi les faits, mais que ce qui constitue un fait est indissociable de l'orientation pratique d'enquêteurs situés socio-historiquement – de l'activité interprétative, menée comme un processus de raisonnement en vue d'une fin, et de ses hypothèses implicites sur la causalité (Randall, 1939 : 469-470 ; Carr, 1961 : 173-175, *passim*).

Alain Locke, un philosophe pragmatiste souvent négligé, a examiné en détail la nature de l'adhésion à des valeurs et de leur défense, et son approche a dépassé la caricature d'une compréhension pragmatiste des valeurs (Hutchinson, 1995 ; Helbling, 1999). Pour Locke, dans un texte de 1935 (1989 : 37), les valeurs ne doivent pas être conceptualisées seulement comme des jugements de valeur formels – c'est ainsi qu'on les traite en général –, mais aussi comme des formes d'expérience, médiatisées par le corps et ses émotions. Les traiter seulement comme des jugements propositionnels revient à réduire les valeurs à une forme logique-expérimentale, au lieu de reconnaître l'expérience incarnée et non-rationnelle de se laisser guider par des préférences ou des affinités électives. Cette notion plus fondamentale de valuation (Dewey, 1939) et de valeurs est importante pour retrouver leur nature fondamentalement « normative » et, partant, leur nature socio-politique. Cela implique de reconnaître que « nous devons vivre selon nos propres mœurs et institutions, soutenir et chérir nos propres valeurs, et nous ne pourrions pas, même si la chose était souhaitable, déraciner nos propres traditions et loyautés » (Locke, 1942/1989 : 59). Mais nous devrions également reconnaître que cet attachement à notre mode de vie ne justifie pas que nous tenions la structure particulière des valeurs qui nous animent pour le « jeu parfait de spécifications architecturales » pour la démocratie ou pour toute autre société idéale (*ibid.* : 59-60). Refuser de faire cette distinction ne relève pas d'un choix scolastique. Une telle décision entraîne de fortes conséquences sur les pratiques sociales, dans la mesure où elle est associée au sectarisme et à l'autoritarisme (*ibid.* : 60). Comme l'ont argumenté plus tard féministes et tenants de l'intersectionnalité, le pluralisme des valeurs ne devrait pas conduire le pragmatisme à un prétendu non-engagement, à une neutralité vis-à-vis de toutes les valeurs. Ce point a depuis été attesté à la lumière de projets politiques de groupes marginalisés socialement (Seigfried, 1996 : 10 ; Collins, 2011 et 2012). Au lieu de cela, Locke a cherché un moyen de fonder l'engagement en faveur des valeurs démocratiques sur un mode pragmatiste, en termes de reconstruction et d'expérimentation continues.

En termes d'enquête sociale et historique, Locke (1916/1992 : 23-27) a montré comment, sans conscience réflexive des « relations et associations morales », nous finissons par traiter la domination politique pratique comme un indicateur de supériorité ou d'infériorité innée (de classe, de race ou de genre). Cela remet en question l'idée qu'il peut exister une séparation fondamentale entre nos valeurs apparemment universelles et les pratiques de domination particulières qu'elles semblent critiquer. Locke note par exemple que les missionnaires européens du XIX^e siècle, bien qu'ils se considèrent généralement comme les promoteurs de valeurs religieuses, universelles et altruistes, ont également été impliqués dans les pratiques raciales de l'impérialisme économique et politique (*ibid.* : 26-27). Dans une contribution majeure à l'historiographie, W. E. B. Du Bois (1935) a également insisté sur ce point, montrant à quel point des conceptions racistes, manifestement fausses, étaient prédominantes, et pratiquement incontestées, dans la littérature historique sur la Guerre de Sécession et sur la période de Reconstruction⁸. L'un des aspects de ce problème est l'opinion commune selon laquelle l'histoire devrait être écrite « par plaisir et par divertissement », « pour gonfler notre ego national et nous donner un sentiment d'accomplissement faux mais agréable ». Elle se composerait de « mensonges qui font consensus », un « conte de fées » (*ibid.* : 714-715), qui s'apparente à ces livres d'histoire offerts comme « cadeaux de Noël », selon une phrase mémorable de Pierre Bourdieu (Bourdieu & Chartier, 2015 : 47). Cette propagande contribue à diffuser l'idée que les torts de l'histoire devraient être oubliés, distordus ou écrémés afin que l'histoire serve de fable morale, mettant en scène « des humains parfaits et de nobles nations » (Du Bois, 1935 : 722).

De fait, un prétendu attachement à la valeur d'« impartialité » peut participer de cette propagande lorsque l'histoire est écrite de telle façon que personne ne semble avoir commis d'erreur : une histoire dépeinte par une « interprétation mécaniste radicale », comme s'il s'agissait du « choc des vents et des eaux » ou de l'élaboration d'un « droit social et économique cosmique » (*ibid.* : 714-715). Même des

historiens supposés radicaux (Du Bois nomme Charles et Mary Beard) succombent parfois à une telle approche pseudo-apolitique. Cette propagande peut même être, en un certain sens, « utile » d'un point de vue pragmatique, mais l'un des critères qui la distingue de l'histoire « scientifique » est que seule cette dernière peut procurer un bénéfice « permanent » en tant que guide pour l'humanité – une capacité d'orienter qui, selon Du Bois (*ibid.* : 714), provient de son choix de mettre en relief, et non pas d'éliminer la réalité des torts commis dans l'histoire. En termes plus immédiats, l'histoire propagandiste de l'ère de Reconstruction a contribué à « l'état de non-droit actuel et à la perte de nos idéaux démocratiques » dans le Sud de Jim Crow, et sa caricature des relations raciales faisait partie du projet d'amener « le monde à adopter la ligne de couleur comme principe de salut social », moyennant des pratiques d'eugénisme et des mesures de ségrégation (*ibid.* : 723). Fausser l'histoire peut apaiser notre sentiment de justice ou de complaisance, mais a des conséquences dévastatrices pour l'avenir.

L'histoire scientifique, selon Du Bois (*ibid.* : 714), est également une histoire humaine en ce qu'elle enregistre avec autant de précision et de fidélité que possible la « véritable intrigue », celle de l'action humaine avec son courage moral, mais aussi ses erreurs et ses fautes, ses luttes, ses maux et ses sacrifices. Les gens dans les livres d'histoire ne sont pas des vilains, des idiots ou des saints, mais « des humains, juste des humains qui désirent l'aisance et le pouvoir, qui connaissent le besoin et la faim, des humains qui rament » pour s'en sortir (*ibid.* : 728). Ceci est aussi un engagement de valeur, explicitement reconnu par Du Bois et enraciné dans son expérience quotidienne (1904-05/2000, 1926, et 1935 : vii et 727-728), qui traite le sujet de la narration historique comme un être humain à part entière, orienté par valeurs, et qui traite les objectifs qui motivent son action comme sociaux et changeants dans le temps. Pour Du Bois, le vrai et le faux de l'histoire relèvent d'un jugement sur les coûts humains et sociaux réels des événements passés (1935 : 715). Carr rajoute (1961 : 100-101), à la suite de Weber, qu'il est important de porter un jugement sur des

événements sociaux, des institutions et des politiques (et non sur des individus) dans le passé, précisément parce qu'un tel acte prévient les tentatives faciles de rendre compte de la responsabilité morale du passé comme si elle était une simple affaire de propriétés d'individus (par exemple, blâmer Hitler et ignorer la société qui l'a engendré ou, au contraire, repérer le « bon propriétaire d'esclaves » pour justifier l'institution de l'esclavage).

Une telle approche humaine et scientifique de l'histoire, telle que Du Bois la propose, requiert une lecture de toutes les archives faisant autorité, et un tel effort est indissociable d'une évaluation de qui est le réel « témoin » de l'histoire (soit de « qui » détient la « bonne » perspective sur l'événement) (Du Bois, 1935 : 722). Les archives du passé revêtent une double importance pour les personnes marginalisées, car elles servent à documenter les difficultés et les inégalités auxquelles elles sont confrontées et démontrent le rôle essentiel qu'elles jouent néanmoins dans les institutions sociales, tout en mettant en lumière les causes sociales qui ont conduit à la destruction du progrès (*ibid.* : 727). Le manque de documentation est un problème qui s'auto-perpétue, ce que tous les chercheurs en histoire devraient reconnaître : on ne conserve pas soigneusement des documents en tant qu'ils abriteraient les traces de personnes pauvres et ignorantes, ce qui reviendrait souvent à ne retenir que leurs caricatures les plus injustes, tandis que seraient oubliés ou négligés les documents témoignant de « personnalités édifiantes, de discours sérieux ou d'administration réussie » (*ibid.* : 721 ; 1957 : 315-316)⁹. Les faits ne sont pas seulement nécessaires au sens littéral qu'aucune histoire déterminée ne peut être écrite sans eux, mais aussi dans un sens moral : ils servent d'arbitre de la vérité, ce qui est la seule fondation assurée sur laquelle bâtir « le Droit dans le futur » (1935 : 725). Alain Locke (1989), Charlotte Perkins Gilman (1898, 1911) ou Lucy Maynard Salmon (1923a, 1929, 1933) et bien d'autres, encore, ont rejoint Du Bois sur ce point. La production et la préservation de matériaux sur des personnes qui occupent des positions socialement marginalisées sont une dimension essentielle

du progrès social en ce qu'elles pourront servir à établir une histoire davantage inclusive à l'avenir.

Si les gens ont des engagements de valeur semblables, mais que ces valeurs ne convergent pas, on ne dispose alors que d'un seul moyen pratique, selon Locke (1916/1992 : 53-54), pour développer un solide pluralisme démocratique et pour améliorer notre connaissance de soi d'un point de vue social : l'exposition comparative et historique à d'autres cultures et à leurs systèmes de valeurs et leur évaluation critique, à mesure qu'ils se transforment en réponse aux conditions sociales, « libèrent notre esprit » de ses penchants au provincialisme et au dogmatisme. Cela donne une réponse surprenante et plutôt unique à la question des engagements de valeur de la part des auteurs pragmatistes intéressés par l'histoire : notre capacité de comprendre nos propres valeurs de façon réflexive et critique et de tenir nos engagements en relation à ces valeurs est accrue par l'enquête comparative et historique sur les valeurs des autres ; en même temps, cette entreprise nous forme à une meilleure pratique démocratique en nous amenant à conceptualiser « des différences sans inégalité, des équivalences sans identité, une coopération sans conformité » (Locke, 1916/1992 : 49, 57, 60).

Locke a développé, sur ces prémisses critiques et interrogatives, une justification explicite et minutieuse du pluralisme démocratique. En retraçant les modalités de transformation des engagements de valeur corrélativement aux conditions sociales, il a essayé de trouver un point d'ancrage à une « responsabilité morale de la société » qui exerce un contrôle social et cultive délibérément des changements progressistes (1916/1992 : 53-54 ; 1989 : 60 ; ou Carr, 1961 : 101-109). La réponse du pragmatisme au problème des engagements de valeur dans la recherche en sciences sociales est donc la suivante : c'est à travers une enquête auto-réflexive sur les actions historiques que nous apprenons quelles sont nos valeurs et comment les défendre au mieux en relation avec les autres.

Locke a en effet affirmé que l'étude critique et comparée des valeurs historiques révèle « un type de fait totalement différent », à savoir l'histoire sociale des contacts entre cultures, des dynamiques, des transformations et des compositions culturelles. Elle crée, de surcroît, un « renversement radical des valeurs par lesquelles les découvertes et les inventions deviennent plus importantes que les catastrophes et les batailles, les peuples et les modes de vie plus intéressants que les héros et les successions dynastiques, les contacts et les échanges culturels plus importants que les traités et les annexions » (Locke & Stern, 1942 : 30). L'étude concrète des valeurs dans l'histoire *modifie* en réalité nos valeurs sur ce qui compte dans l'analyse et nous conduit à rechercher précisément des types de contacts sociaux qui ne nous sont pas familiers et qui n'ont pas encore été documentés (*ibid.* : 6 et 30). Isaac Reed et Paul Lichterman (2020) ont élaboré, dans cette perspective, une méthodologie approfondie sur les thèmes de la sélection des cas, des usages pragmatistes de l'analyse comparée-historique et des vertus auto-réflexives du dialogue scientifique.

PREUVES ET ATTESTATIONS EN HISTOIRE

Une part essentielle de l'enquête sur les actes de recherche consiste à examiner les documents sur lesquels des interprétations sont menées. Comme nous l'avons déjà noté, les premiers auteurs pragmatistes ont fait valoir que l'interprétation des signes est constitutive de la conduite de l'enquête. Dans cette section, l'accent est mis sur le fait que les signes qui comptent sont définis par leurs effets pratiques sur l'enquête. Les auteurs pragmatistes qui réfléchissent sur les problèmes historiographiques fournissent un guide subtil, quoique pratique, pour comprendre les matériaux qui entrent dans la fabrique des enquêtes sociales : comment conceptualiser la nature « donnée » du passé ? Comment l'isoler et le sélectionner au cœur des processus sociaux ? Comment des traces physiques deviennent-elles des signes d'activités humaines passées ? Encore une fois, bien que Peirce et Dewey apportent des contributions de fond, la compréhension de la gamme des documents humains, de leur rôle dans la

médiation des actions humaines et de la nature fondamentalement sociale et matérielle de la mémoire passe par la reconnaissance des contributions des historiens et des spécialistes des sciences sociales, hors du canon pragmatiste plus classique.

LE PASSÉ COMME DONNÉ

Les matériaux qui permettent d'élaborer un récit d'action sociale doivent exister dans le présent de l'enquêteur, c'est-à-dire au moment où celui-ci mène ses investigations et bâtit une interprétation. Si ce n'était pas le cas, comme Dewey (1922a) l'a soutenu avec force, rien ne permettrait de vérifier de façon effective un passé. Nombre d'événements – peut-être la grande majorité – qui se sont produits dans le passé sont dépourvus de sens en tant qu'objets de connaissance historique parce qu'ils n'ont eu aucune « conséquence », aujourd'hui observable, dans le présent de l'historien (Lamprecht, 1923). D'une part, cela signifie que l'enquêteur doit se fier au caractère « donné » comme allant de soi du passé, dans le cadre duquel les problèmes d'interprétation se développent (Mead, 1932 : 3-5). L'enquêteur doit « travailler avec » le passé, en un sens profond : non seulement l'objet immédiat, sous enquête, mais aussi les idées, catégories, hypothèses, méthodes, techniques, procédures – la « totalité du répertoire des ressources intellectuelles » – sont un patrimoine du passé, une « histoire incarnée » dans le présent (Randall, 1963 : 77). Le passé qui nous est donné exerce donc un formidable contrôle sur l'entreprise, car l'enquêteur n'a aucun moyen de procéder sans accepter en pratique cette autorité du passé (Lamprecht, 1939 : 450). Mais, d'autre part, le passé qui nous est donné ne forme jamais un objet « complet en soi » : le traiter ainsi revient à « mutiler » arbitrairement l'objet de la connaissance, qui implique les préoccupations pratiques et sociales de l'enquêteur (Dewey, 1922a : 313-315).

Comme discuté ci-dessus, quelque chose ne devient un « signe » du passé que parce que ce « quelque chose » se situe dans l'action sociale en cours de l'enquêteur, et non pas en raison d'une substance

ou d'une essence particulière du matériau lui-même. De fait, Salmon (1929), Mead (1932) et Lamprecht (1936 : 197) insistent sur le fait que, même en l'absence de nouveaux matériaux, le corpus de données historiques doit, encore et toujours, être repris et réinterprété. Le cours des événements ultérieurs transforme le sens des événements passés. La logique est la même que lorsque changent les « publics » de certains récits historiques. La division sociale de la recherche est réagencée, les bouleversements sociaux mettent au jour de nouveaux problèmes ou suggèrent des connexions entre événements jusque-là sans liaison. Cela signifie que les « faits » (*facts*) passés du passé ne sont pas simplement découverts, mais qu'ils sont « faits » (*made*) au cours de l'enquête, en ce sens qu'ils sont, en pratique, analysés ou séparés de la totalité de l'expérience sociale de l'enquêteur afin de servir de matériau à un projet d'expérimentation (Locke, 1989 : 126). Ce qui constitue le matériau nécessaire à une telle enquête est donc soumis aux problèmes posés par l'enquêteur, se trouve en permanence sujet à révision et réévaluation, et peut faire l'objet d'une auto-réflexion critique de la part de l'enquêteur.

MATÉRIAUX HUMAINS

D'un point de vue pratique, il existe donc une myriade de phénomènes qui peuvent potentiellement être traités comme des matériaux à partir desquels produire des descriptions, des explications ou des interprétations sociales. Les *Historical Materials* de Lucy Maynard Salmon (1933) ne portent pas seulement sur des documents politiques, mais aussi sur une série de choses qui ont la capacité de nous donner accès à la vie des gens, à leurs formes culturelles et à leurs relations sociales, mais aussi leurs transactions avec l'environnement naturel : institutions et coutumes, mythes, légendes et traditions, vestiges et inscriptions archéologiques, traces de lieux et noms d'espèces, littérature, langues et dialectes, monuments, œuvres d'art et choses du quotidien... Salmon a noté en particulier que l'une des fonctions pratiques, souvent méconnue, des institutions sociales contemporaines est de rassembler, d'accumuler et de préserver les archives du

passé. Cette insistance sur la variété et l'ubiquité des documents du passé était, pour Salmon, liée à la démocratisation de l'enquête historique : on peut trouver des matériaux dans votre jardin, à la fois au sens littéral et figuré, et c'est désormais l'ensemble des humains, pas seulement les chefs et les génies, qui fait l'objet de l'enquête. Salmon a également écrit des études spécifiques sur l'utilisation des journaux comme documents de recherche (Salmon, 1923a, 1923b, 1926) et sur la documentation de l'ordre social de la maisonnée par des objets de la vie quotidienne (Salmon, 1897).

L'approche de Salmon insistait sur le fait que ce qui peut être traité comme matériau historique, entre autres possibilités, est déterminé par des affaires pratiques. Peirce a souligné le caractère commun qui rassemble toutes ces choses disparates en tant que références matérielles durables à l'action humaine. Dans une lettre critique et incisive, envoyée au sociologue Franklin Giddings, qui souhaitait produire une « histoire de la civilisation » de type encyclopédique, Peirce (1985 : 996-997) a écrit que « toute l'histoire doit être fondée sur des monuments », à savoir des traces physiques dans le présent des actions humaines du passé. Peirce met Giddings en garde que les « matériaux » extraits de « documents » ne sont pas la totalité des matériaux sur lesquels une enquête sociale doit être menée. Il propose de conceptualiser les documents écrits comme un sous-ensemble du genre plus vaste des « monuments » – sinon que ce sont des monuments donnés sous forme d'« inscriptions ». Et il rajoute que l'étude des monuments par les archéologues a démontré qu'il était fallacieux de tirer des conclusions du seul contenu des documents (*ibid.* : 705, 760-761). À cette discussion, Jane Addams (1917 : 166) a ajouté, de façon quelque peu spéculative, que ce qui est considéré comme une preuve de l'action humaine dans le passé peut elle-même être le produit d'un sens, variable historiquement, de l'humanisme. C'est-à-dire que le développement d'une orientation humaniste, universalisante, dans l'histoire récente – que Addams (1902, 1906) présente ailleurs comme la conséquence de nouvelles espèces de connexions entre personnes, distantes socialement, dans la société moderne – est

peut-être ce qui nous permet d'appréhender les vestiges d'anciennes civilisations comme les traces (*records*) d'une vie humaine, commune, familière, à laquelle nous pouvons comparer la nôtre. Ces traces sont plus que de simples objets physiques. Une réflexion consciente du comment et du pourquoi du traitement de certains phénomènes en tant que données de la vie sociale est liée aux modalités et à l'étendue des connexions sociales, à différents moments et en différents lieux.

DOCUMENTS ÉCRITS

Les documents écrits restent, bien entendu, la catégorie dominante de ces matériaux historiques et présentent un ensemble de défis auxquels les auteurs pragmatistes ont été confrontés. Dans ses analyses des documents anciens et médiévaux, Peirce (par ex. 1985 : 255) a considéré l'existence de certains manuscrits (auxquels est conféré le statut de « monuments ») et d'indices textuels internes (auxquels est conféré le statut d'« inscriptions ») comme des indications de sens dans les contextes sociaux particuliers dans lesquels les documents avaient été écrits et diffusés et, donc, comme des preuves de l'existence de communautés d'intérêt. Pour Peirce, l'approche logique la plus adéquate pour interpréter des documents historiques est l'« expérimentation » : les hypothèses développées par un enquêteur doivent être soumises à des tests rigoureux et répétés, et elles doivent chercher à expliquer tous les faits reliés aux témoignages (1985 : 760). Autrement dit, l'enjeu n'est pas tant de démystifier les documents, comme s'y ingéniaient les historiens critiques, par trop « incrédules », de son époque. Si un témoignage est jugé faux, cela ne dissout pas la responsabilité d'expliquer comment le document et son contenu ont acquis leur statut documentaire (*ibid.* : 164, 167, 217, 1003). Peirce partage avec J. Addams (1917), Charles H. Cooley (1922), W. E. B. Du Bois (1926), G. H. Mead (1934) et d'autres, une vision des documents comme des voies de contact social avec des autres distants, ce qui rend compte de leur valeur singulière et nécessaire pour le développement d'une conscience sociale dans des territoires étendus ou sur des durées prolongées.

Bien que cela ne soit pas explicite dans la discussion de Peirce, les documents écrits ne font pas qu'enregistrer de façon passive les événements auxquels ils se réfèrent. Salmon (1926) a souligné à quel point les journaux sont partie intégrante de la société moderne, de sa formation, et pas seulement de sa documentation, en ce sens qu'ils contribuent à la formation des événements qui composent leur contenu et qu'ils leur confèrent leur autorité. Charlotte Perkins Gilman (1912) et Cooley (1930) sont allés plus loin encore, en remarquant que les documents écrits sont des moyens de l'action humaine qui dépassent les capacités naturelles du corps humain. Les documents augmentent la capacité de réception et de conservation des impressions qui façonnent le comportement ; ils arment des plans d'action d'une plus grande amplitude et assurent l'utilisation et la distribution sociales de la mémoire pour un plus grand nombre de personnes sur de plus longues périodes de temps. En ce sens, les documents sont une sorte d'outil de puissance supérieure – un « cerveau en papier, extra-corporel » ou un « cerveau social » qui permet aux gens de se souvenir, d'enseigner, de commander, d'informer et de stimuler plus efficacement les actions. Les documents élargissent ainsi l'univers de nos sentiments et de nos expériences ; ils coordonnent et médiatisent l'immense et disparate corps social (Gilman, 1912 : 135-137). Pour Gilman, différentes formes de documentation sont liées à différentes finalités sociales. Nos conditions sociales, changeantes et inégales, exercent une influence sur la lecture de ces documents et les processus sociaux de production de documents façonnent leurs fonctions (*ibid.* : 136). Ces capacités font également des documents un important sujet de questionnement éthique et expliquent la préoccupation souvent pathologique de la société à propos du contrôle et de l'accès aux documents (*ibid.* : 135, 138 ; Salmon, 1923b). Par conséquent, il est important de comprendre ces documents comme constitutifs des actions sociales, et non pas comme de simples accompagnements, afin de saisir comment ils deviennent des traces de l'action humaine et comment ils peuvent être impliqués dans nos comptes rendus du passé. Et, comme Cooley (1930 ; Huebner, 2018) l'avait remarqué, les spécialistes des sciences sociales ne font pas qu'étudier des documents

humains, écrits et lus par d'autres ; ils les *produisent* également. Leur composition et leur interprétation doivent être réfléchies sur le plan sociologique.

MÉMOIRES

Les premiers auteurs pragmatistes qui se sont penchés sur la question de l'histoire ont suggéré que les souvenirs (*memories*) sont, au même titre que la documentation, un aspect nécessaire de la conduite de l'histoire tout comme ils le sont de la conduite quotidienne. Le flou des souvenirs ne s'oppose pas par essence à la précision des documents. La mémoire est partie prenante des processus de communication sociale et elle a des conséquences sur le futur qui ne doivent pas être ignorées dans les enquêtes. En outre, la mémoire n'est pas moins constitutive des liens dans la communauté d'enquête scientifique que de n'importe quelle autre communauté, et elle n'est pas moins inhérente à la recherche en sciences sociales qu'elle ne l'est à la vie quotidienne. La reconnaissance de ses caractéristiques ouvre une autre voie de réflexion critique sur les pratiques de recherche.

Dans son ouvrage peut-être le plus célèbre, Carl Becker (1932 : 222-223) a écrit que si l'histoire consiste en une connaissance d'événements passés, cette histoire est en vérité « la mémoire des choses dites et faites », parce que la « connaissance », dans ce sens, ne se réfère pas à des « faits » arrêtés dans une encyclopédie, mais plutôt à la mémoire d'événements racontés par quelqu'un, en tant que témoin y ayant participé directement ou au prix d'une inférence depuis son expérience, quand ils ont été vécus par d'autres et lui ont été racontés. Selon Becker, la catégorie « événements » signifie réellement toute chose dite ou faite, et le « passé » apparaît comme un ajout dépourvu de sens en ce que tout ce qui a été dit ou fait est *de facto* remémoré comme par le passé. Cette définition semblerait remettre en question l'attention portée aux traces matérielles de l'action humaine et susciter de nouvelles questions quant à la relation entre mémoire et exactitude (*accuracy*). Cependant, pour Becker, la mémoire n'est pas conçue

simplement comme un processus psychologique individuel et natif. En s'appuyant sur le travail de William James¹⁰, Becker a suggéré que la mémoire était un moyen de délibérément élargir, enrichir, diversifier et renforcer le « présent précieux » (ce présent qui dure durant lequel nous agissons et qui s'étend expériencielllement au-delà de l'instant, dans le passé et le futur) (Mead, 1932), grâce à l'utilisation d'« extensions artificielles de la mémoire » sous la forme de documents qui orientent l'être humain dans un monde plus vaste, ou qui anticipent et préparent l'avenir en rappelant certains événements passés (Becker, 1932 : 224-226). Cette extension intelligente de la mémoire par des moyens artificiels est ce que Becker appelait la « fonction naturelle » de l'histoire. L'étendue et la direction des « recherches » historiques dans la vie quotidienne sont fixées par des objectifs pratiques déterminés, qui indiquent généralement très clairement quels documents consulter et quels faits rechercher. En d'autres termes, la personne de la vie de tous les jours est bonne historienne « précisément parce qu'elle n'est pas désintéressée : elle réglera ses problèmes, si elle les résout, en vertu de son intelligence et non en raison de son indifférence » (Becker, 1932 : 228). Ainsi, le critère de la mémoire n'est pas de savoir si tout ce dont on se souvient est rigoureusement exact – encore que la précision et l'exactitude soient sujettes à confirmation continuée des affaires pratiques avec les autres (essayez de ne pas vous souvenir si vous avez payé ou non votre facture d'électricité !). Le critère de la mémoire est plutôt celui de l'utilité à la lumière d'actions et d'objectifs pertinents dans un contexte social.

Mais la mémoire est sociale en un autre sens que ceux mis en avant par Becker. Royce (1913 : chap. 9) a souligné à quel point la mémoire collective est essentielle pour comprendre le processus d'unification d'une communauté : beaucoup de gens, qui ne partagent pas le même parcours d'expérience personnelle, sont néanmoins unis à travers la référence partagée aux mêmes événements du passé, comme éléments de leur mémoire personnelle. L'un des moyens fondamentaux par lesquels ces personnes forment une communauté, dans un sens pratique (ce qui n'implique en rien de nier les divisions

sociales), consiste à se référer à la constitution d'un passé remémoré en commun et à le connecter avec un futur espéré ou anticipé en commun. Cela est vrai de toutes les « communautés d'interprétation », y compris la communauté scientifique. Cette approche préfigure l'affirmation de Robert Bellah et de ses coauteurs dans *Habits of the Mind* (1985 : 153), désormais partagée dans le domaine des études sur la mémoire collective, selon laquelle une véritable communauté est une communauté de mémoire et que, par conséquent, les processus pratiques de formation et de transmission sociales des mémoires collectives devraient être étudiés comme des caractéristiques essentielles de la société. Mead (1932) est allé plus loin encore, selon Pensky (2009), en affirmant que nous sommes sans cesse en dialogue avec les voix du passé à qui nous reconnaissons une obligation d'inclusion dans notre mémoire collective ; et cette pratique de dialogue « éminemment démocratique » est au fondement des appels à une communauté morale, sans limite dans le temps, par où les victimes d'injustice historique, en se rappelant à nous, élargissent notre conscience sociale et reconstruisent notre sens de la communauté. Du Bois (1926, 1935) est sur une ligne similaire avec ses appels à des analyses historiques plus inclusives.

La meilleure étude approfondie de la nature sociale et des fonctions de la mémoire dans la tradition pragmatiste reste cependant celle de Jane Addams, *The Long Road of Woman's Memory* (1917). « Mémoire », dans ce travail, ne fait pas référence à des processus psychologiques individuels, mais à des récits personnels, délivrés par des femmes au cours de conversations. Addams démontre la valeur sélective et interprétative que de tels souvenirs ont pour une génération de femmes migrantes dans les villes industrielles des États-Unis, en permettant à leurs expériences, souvent brutales et tragiques, d'être replacées dans un cadre moral, associé à une narration et à une sagesse populaires (*folkoric*) (1917 : 21-22 et 30). Les souvenirs non seulement recadrent et améliorent les expériences de l'individu. Ils lancent également des défis aux conventions sociales et sont à l'origine de la formation de nouvelles normes sociales, quand ils sont

conceptualisés comme communicationnels ou dialogiques plutôt qu'individuels. Bien que de tels souvenirs concernent l'expérience passée, ils sont articulés dans les conversations présentes et ont des conséquences pratiques sur le futur. En partageant des réminiscences mutuelles d'expériences diverses, des personnes qui n'ont pas d'autre similitude d'esprit peuvent « se regrouper en vue d'une protestation sociale » (*ibid.* : 53). Ce processus est mis en œuvre dans la constitution d'une mémoire collective des torts et des injustices au sein du mouvement ouvrier ou du mouvement des femmes (*ibid.* : 99 ff).

Les souvenirs, dans ce sens dialogique, sont un lieu de comparaison et de confrontation des idéaux, ainsi lorsque les promesses de programmes sociaux d'un gouvernement sont abandonnées corrélativement à son engagement croissant en faveur de la guerre et de son potentiel de mort et de destruction (*ibid.* : chap. 5). La mémoire offre une perspective réflexive sur les difficultés et les inégalités sociales, en les « transmutant » et en les isolant des urgences pratiques du moment, mais sans détacher ces événements réfléchis du registre moral de responsabilité ou du registre émotionnel qui leur permettent de s'incarner comme expériences personnelles (*ibid.* : 21-22 et 101). Tout au long de ce travail, Jane Addams suggère que le partage des souvenirs joue un rôle social particulièrement précieux et critique pour les personnes marginalisées par l'action sociale publique en raison de leur âge, genre, handicap, nationalité, ou par tout autre motif d'exclusion sociale. *The Long Road of Woman's Memory* illustre également le travail d'écoute de Addams, ouvert et autocritique, désireux d'en apprendre davantage sur les autres en les écoutant parler d'eux-mêmes, capable de « prendre-le-rôle-de-l'autre » (Mead, 2015) au cours d'un dialogue. Les longues citations de ces femmes, incorporées par Addams à son enquête, permettent aux lecteurs de participer à cet exercice par procuration et d'entendre, avec leurs propres mots, les voix articulées de gens ordinaires aux prises avec leurs expériences troublantes, et souvent dévastatrices.

LEÇONS D'UNE SCIENCE SOCIALE AU PRISME DE L'HISTOIRE

L'enquête sur le passé est un processus clé pour développer la capacité d'autoréflexion. Cela est d'autant plus vrai qu'un tel processus n'est pas conçu comme le fait d'individus, pensant et recherchant de manière isolée, mais comme le travail de groupes sociaux, engagés dans une quête continue pour mieux se connaître eux-mêmes. Une telle reconnaissance peut fournir une orientation à la recherche de meilleures enquêtes sur des pratiques sociales auto-réflexives, plus démocratiques et davantage inclusives, qui traitent le passé comme un domaine de préoccupation et de responsabilité éthiques de la part des chercheurs. L'entreprise de produire une histoire « correcte » ou « juste » (*right*), quoique jamais achevée, est mise au service d'un ordre social plus inclusif ; c'est-à-dire que des revendications plus universalisables sont articulées par référence à des référents sociaux plus inclusifs. Une telle position est soutenue par des historiens, des intellectuels et des philosophes en dialogue avec les pragmatistes canoniques. Ils accomplissent un pas supplémentaire dans la réflexion sur les valeurs et sur les fonctions du pluralisme et sur la place essentielle de la pédagogie dans la recherche historique. En fin de compte, cette dernière section cherche à démontrer la nécessité non seulement d'une lecture plus inclusive du pragmatisme primitif, mais aussi à plaider pour la prise en compte des impératifs éthiques et épistémologiques, qui naissent de la réflexion historique dans la recherche sociale en général – un argument fort, défendu par les premiers pragmatistes, mais négligé dans leur reprise ultérieure en sciences sociales.

AUTO-RÉFLEXION HISTORIQUE

Les philosophes pragmatistes ont bien compris que l'écriture de récits historiques est elle-même un événement dans l'histoire, au même titre que les événements étudiés, et qu'elle peut et doit donc être étudiée comme un sujet d'investigation historique (Dewey, 2012 : 144 ;

Lamprecht, 1936 et 1939 ; Carr, 1961 : 25-26). La « réalisation humaine » de l'histoire, c'est-à-dire la production de récits historiques sur des événements plutôt que l'histoire « au sens cosmique », est un événement particulièrement significatif en ce sens – pointant vers une nouvelle capacité d'auto-réflexion. Par ce biais, nous pouvons devenir conscients, dans une certaine mesure, du cours des événements humains, les évaluer, anticiper leurs nouvelles directions à l'avenir et leur donner de nouvelles impulsions (Lamprecht, 1936 : 197). En effet, en étudiant comment les humains étudient l'histoire, nous apprenons quelque chose de notre propre expérience d'auto-réflexion, au présent et sur le présent, ainsi que de notre expérience d'établissement de relations significatives avec le passé et avec l'avenir (Lamprecht, 1939 : 449). Comme l'a noté Randolph Bourne (1913 : 217-218) : c'est parce que le présent est toujours en gestation, parce que nous ne sommes pas vraiment maîtres et à peine conscients de sa fabrication (nous ignorons quels monuments nous laisserons derrière nous et lesquelles de nos coutumes deviendront les racines des institutions), et parce que le présent ne prend son sens plein que par le détour de sa réflexion dans le passé, c'est en ce sens que nous « faisons réellement » le passé ou que nous en « sommes les auteurs », et que nous pouvons en prendre soin, l'« embellir avec amour » (*lovingly beautifying*) de nos pensées, nos intérêts, nos joies et nos espoirs. Situer le point de vue d'un acteur historique dans son contexte socio-historique ne signifie pas, de ce point de vue, le diminuer ou le réduire, mais en augmenter le sens en le reliant aux contextes dans lesquels il acquiert sa plus grande pertinence et sa plus forte signification (Lamprecht, 1939 : 458). Sans cet effort d'historicisation, les idées sont sujettes à des limitations et à des distorsions, qui obscurcissent, à notre insu, notre jugement.

Bien sûr, dès lors que chaque point de vue est compris historiquement, « ni l'historien comme savant, ni le libéral comme philosophe ne peuvent s'attribuer une place en dehors du cours de l'histoire ». Nous nous heurtons alors au problème de l'historicisme (Strout, 1958 : 2). Mead (1932 ; cf. Huebner, 2016a et b) a expliqué que les enquêtes historiques reflètent les problèmes auxquels sont confrontés les

enquêteurs, situés dans leur contexte socio-historique, de sorte que ce qui compte en tant qu'histoire est en soi une question socio-historique en évolution (voir aussi Carr, 1961 : 26 et 48). L'enquête historique, qui trouve son inspiration dans la philosophie pragmatiste, a cherché à résoudre ce problème en fondant l'étude de l'histoire sur le Soi social : elle soutient que l'esprit du Soi social émerge du « contexte pragmatiste du conflit des forces sociales », tout en reconnaissant sa capacité située d'« *auto-transcendance créatrice* » (Joas, 2000/1999) et de « *compréhension imaginative* » d'autres Sois sociaux, qui pourraient paraître, au premier abord, d'impénétrables étrangers (Carr, 1961 : 42-43 ; Addams, 1902, 1906 et 1917 ; Du Bois, 1926 ; Mead, 1934/2015 ; Huebner, 2016a). Cette capacité d'autoréflexion implique un détachement temporaire de l'action du Soi social, qui instaure ses propres standards de procédure et de jugement, et qui découvre progressivement une vie et une signification étrangères dans les conventions, hypothèses et institutions du passé – tout cela en restant réflexif quant aux limites de sa propre capacité à comprendre les autres (Strout, 1958 : 47).

Dans cette entreprise, la recherche sociale historique n'est pas simplement l'objectif, mais elle est aussi l'un des principaux moyens pour atteindre le but recherché. Le processus qui permet de comprendre un point de vue étranger peut être abordé de façon féconde, sur un mode historique, en suivant et en reconstruisant les problèmes auxquels ont été confrontés les acteurs historiques, tout en enquêtant sur les ressources matérielles et intellectuelles dont ils disposaient et sur les hypothèses moyennant lesquelles ils définissaient leurs tâches à accomplir et qui limitaient simultanément leur champ de possibilités (Randall, 1963 : 90). Ce travail de compréhension engage à la fois un travail de réflexion sur soi qui élargit l'intelligence que nous avons de notre propre position, en nous entraînant à débattre avec plus de sens critique avec nous-mêmes, et en nous conduisant à adopter diverses positions tout en comprenant la relation entre ces positions et leurs contextes (Lamprecht, 1939 : 459-460 ; Becker, 1932 : 230 ; Carr, 1961 : 53-54 et 163). Plus récemment, dans une perspective

pragmatiste, Reed et Lichterman (2020) ont qualifié cette auto-réflexion, qui permet d'élucider les orientations normatives inhérentes au processus de recherche, de « *dialogue méta-communicationnel* ».

RESPONSABILITÉ SOCIALE

Selon une histoire, probablement apocryphe, concernant l'historien Numa Denis Fustel de Coulanges, l'une de ses leçons sur l'origine des institutions sociales en France fut tellement réussie que la salle aurait spontanément explosé en applaudissements. En réaction, il aurait déclaré : « Ce n'est pas moi qui parle, c'est l'histoire qui parle à travers moi ! » Carl Becker (1932 : 234) a, plus tard, ironisé que c'était bien Fustel qui parlait en cette occasion, et non pas « l'histoire ». Plus subtilement, « la voix de Fustel était la voix de M. Tout-le-monde, amplifiée et sans distorsion, pourrait-on dire. Ce que les étudiants admiratifs applaudissaient, ce n'était ni l'Histoire, ni Fustel, mais un arrangement coloré d'événements que Fustel avait adroitement organisés, de façon d'autant plus réussie qu'il n'en était pas conscient, à destination des besoins émotionnels de M. Tout-le-monde – cette satisfaction essentielle pour les Français de l'époque, fiers de découvrir que leurs institutions n'étaient pas d'origine germanique. »

Le point de vue de Becker était que l'auditoire public est plus fort que les arguments ou les revendications de la recherche scientifique en soi et que les connaissances du chercheur doivent être savamment adaptées aux problèmes du public pour être entendues et appréciées. Dans ce contexte, la responsabilité du chercheur est d'élargir le « présent précieux », commun à tous, afin que la société puisse juger de ce qu'elle fait à la lumière de ce qu'elle a déjà fait et de ce qu'elle compte faire (*ibid.* : 231). L'appareil savant est constitué de nombreux moyens d'enquête et de persuasion, destinés à étendre la « mémoire sociale » et à dériver un « sens » satisfaisant de la succession des événements, dans les conditions imposées par le poids des convictions de M. Tout-le-monde. Si, donc, nous sommes conscients de la nature axiologique de l'explication des actions sociales et historiques,

il est alors de l'obligation des chercheurs d'assumer leurs responsabilités quand ils portent ces jugements de valeur (White, 1965 : 271 sq.) – et non pas de prétendre qu'ils n'existent pas. Et bien que nous devions nous attendre à une multiplicité d'interprétations de l'histoire, chaque interprétation doit être testée pour voir en quoi elle parvient ou ne parvient pas à éclairer les événements (Lamprecht, 1952 : 351 ; Carr, 1961 : 163).

Une partie essentielle de cette responsabilité sociale réside dans la pédagogie. Ella Flagg Young, collègue et étudiante de Dewey et Mead, inspectrice générale des écoles publiques de Chicago et première femme présidente de la National Education Association, a fait valoir que l'histoire n'acquiert pas sa portée éducative en effaçant les torts infligés par le passé (Young, 1900 : 52). Comme Du Bois, elle critiquait l'historiographie de la guerre civile pour avoir adopté cette approche. Elle remarquait que les étudiants peuvent facilement se sentir grandis « en s'identifiant spontanément avec un passé magistral », mais que cela ne fait en rien progresser les vertus publiques de moralité et de citoyenneté (*ibid.*). Pour que l'histoire enrichisse l'opinion publique et qu'elle vaille comme exemple éducatif – pour qu'elle soit réellement utile – les étudiants doivent être en mesure de mettre à profit leur originalité et leur indépendance de pensée, de traiter l'histoire comme une enquête sur des causes et des effets, de découvrir comment la société se développe et de prévoir le futur à l'épreuve du passé (Young, 1902 : 48 ; Salmon, 1893 : 145-146). Mead (1906 : 396), qui a repris à son compte l'approche d'Ella Flagg Young, a ajouté qu'enseigner une matière, telle que la science, à travers son histoire, peut être un moyen de susciter l'intérêt des étudiants pour les conditions vitales d'existence de la discipline et pour les problèmes humains qu'elle soulève. Enseigner l'histoire de cette façon éduque les étudiants. Ils découvrent les « forces sociales et politiques » qui dominent le monde pratique des acteurs historiques et le monde dans lequel ils doivent apprendre à vivre. Mead (2015), mais aussi Addams (1902), Cooley (1922), Du Bois (1926) et Carr (1961 : 26-27), ont insisté sur l'importance du contact sympathique avec les acteurs socio-historiques,

facilité par la compréhension des problèmes auxquels ils devaient se confronter en situation.

Lucy M. Salmon (1893 : 150-151) a également souligné que dans cette histoire sociale, axée sur la recherche collaborative et interdisciplinaire, les barrières sociales entre l'instructeur et l'étudiant s'effondrent. Une telle approche, selon Locke (1950/1989 : 268), enseigne la pensée critique ; c'est-à-dire qu'elle éduque à de meilleures « façons de penser » et ne fait pas qu'élargir le « champ de pensée ». Pour approfondir l'étude de l'histoire humaine, il faut s'attaquer de front aux thèmes du conflit et de la différence, retracer la « logique du processus » de leur développement, et adopter courageusement une position normative sur les questions. Bâtir une pensée critique implique de « res-saisir de façon réaliste des valeurs et des jugements de valeur » et de « restaurer l'élément normatif de l'éducation », par une étude comparée et historique de ces valeurs qui mette en évidence les « corrélations vitales » qu'elles entretiennent avec leurs contextes historiques et culturels » (*ibid.* : 270-271). Cette étude à la fois « intégrée » et « particulière » d'actions et de valeurs, dans leurs contextes, créerait un « normativisme relativiste de la compréhension réaliste de la différence » au lieu du « normativisme doctrinaire de l'accord » (*ibid.* : 272). Elle fournirait un critère pragmatiste grâce auquel défendre diversité et inclusivité. Cette approche ne fait donc pas seulement référence à l'enseignement de l'histoire en tant que discipline singulière, mais également à l'enseignement de n'importe quel sujet dans une perspective historique. Et l'orientation historique prônée par ces auteurs pragmatistes a une force pédagogique d'autant plus forte qu'elle capture l'intérêt social de l'étudiant et qu'elle encourage l'exploration et la connaissance de la pluralité socioculturelle. Du Bois (1926, 1935, et 1957) et Mead (1932, 1934/2015 ; Huebner, 2016a) s'accordent pour dire qu'une meilleure connaissance sociale – et « meilleure » ne signifie pas ici seulement plus juste d'un point éthique, mais plus véridique, d'un point de vue épistémologique – se fait moyennant des pratiques sociales d'enquête participatives et inclusives.

La notion de *responsabilité vis-à-vis du passé*, et donc d'un progrès social conscient, découle comme une conséquence de toutes les versions du pragmatisme que nous avons évoquées et peut en fait être considérée comme l'un des traits constitutifs de ce que l'on pourrait appeler un « air de famille pragmatiste ». Une telle conclusion peut être explicitement tirée de la pensée des pragmatistes canoniques, mais aussi, plus largement, de philosophies de l'histoire d'inspiration pragmatiste, d'histoires intellectuelles et culturelles en dialogue avec le pragmatisme, et peut-être même de manière plus catégorique, par des travaux de théorie sociale, que l'on peut aujourd'hui inclure dans l'horizon du pragmatisme, mais qui avaient été, jusque-là, exclus du canon de la philosophie américaine. Entre les mains des pragmatistes, la responsabilité est résolument sociale : elle repose sur une communauté d'enquête dynamique, et elle est contrainte par une délibération publique, inclusive et continue, non seulement entre des spécialistes de l'histoire, mais entre tous ceux qui font l'histoire. Notre conscience sociale est un processus, encore et toujours en train de se faire. Les déficiences et les avertissements qui émergent dans le cours de l'action sociale opèrent comme des moyens de soumettre nos enquêtes à une critique délibérative et réorientent les pratiques de recherche ultérieures. Ce n'est peut-être pas un hasard si c'est dans la réflexion sur l'histoire que nous saisissons de la façon la plus poignante la responsabilité de la recherche. L'écriture de l'histoire requiert une réflexion sur les erreurs commises et les torts infligés par le passé – et sur notre relation avec ce passé. La perspective pragmatiste nous invite, en tant que chercheurs en histoire et en sciences sociales, à prendre conscience de la façon dont nos obligations vis-à-vis du passé ont des conséquences sur un futur que nous pouvons, par nos enquêtes, anticiper.

BIBLIOGRAPHIE

- ADDAMS Jane (1902), *Democracy and Social Ethics*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane (1906), *The Newer Ideals of Peace*, New York, Macmillan.
- ADDAMS Jane (1917), *The Long Road of Women's Memory*, New York, Macmillan.
- BECKER Carl (1913), « Some Aspects of the Influence of Social Problems and Ideas upon the Study and Writing of History », *Papers and Proceedings of the American Sociological Society*, 7, p. 73-112.
- BECKER Carl (1932), « Everyman His Own Historian », *American Historical Review*, 37 (2), p. 221-236.
- BELLAH Robert N., MADSEN Richard, SULLIVAN William, SWIDLER Ann & Steven M. TIPTON (1985), *Habits of the Heart : Commitment and Individualism in American Life*, New York, Harper and Row.
- BOURDIEU Pierre & Roger CHARTIER (2015), *The Sociologist and the Historian*, trad. ang. David Fernbach, Cambridge, UK, Polity Press.
- BOURNE Randolph (1913), « Seeing, We See Not », in Id., *Youth and Life*, Boston, Houghton Mifflin Company, p. 215-224.
- CARR Edward Hallett (1961), *What is History ? The George Macaulay Trevelyan Lectures Delivered at the University of Cambridge January-March 1961*, New York, Vintage Books.
- COLLINS Patricia Hill (2011), « Piecing Together a Genealogical Puzzle : Intersectionality and American Pragmatism », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, 3 (2), p. 88-112. Online : [journals.openedition.org/ejpap/823].
- COLLINS Patricia Hill (2012), « Social Inequality, Power, and Politics : Intersectionality and American Pragmatism in Dialogue », *Journal of Speculative Philosophy*, 26 (2), p. 442-457.
- COOLEY Charles Horton (1922), *Human Nature and the Social Order*, édition révisée, New York, Charles Scribner's Sons.
- COOLEY Charles Horton (1930), *Sociological Theory and Social Research*, ed. par Robert Cooley Angell, New York, Henry Holt and Company.
- CURTI Merle, LOEWENBERG Bert James, RANDALL John Herman Jr. & Harold TAYLOR (1951), « Communications », *American Historical Review*, 56 (2), p. 450-452.
- DEEGAN Mary Jo (1990), *Jane Addams and the Men of the Chicago School, 1892-1918*, New Brunswick, NJ, Transaction Publishers.
- DEWEY John (1922a), « Realism without Monism or Dualism – I : Knowledge Involving the Past », *Journal of Philosophy*, 19 (12), p. 309-317.
- DEWEY John (1922b), « Realism without Monism or Dualism – II », *Journal of Philosophy*, 19 (13), p. 351-361.
- DEWEY John (1924), « Some Comments on Philosophical Discussion », *Journal of Philosophy*, 21 (8), p. 197-209.
- DEWEY John (1927), *The Public and Its Problems*, New York, Henry Holt.

- DEWEY John (1938/1993), *Logic : The Theory of Inquiry*, New York, Henry Holt.
- DEWEY John (1939), *Theory of Valuation*, *International Encyclopedia of Unified Science*, vol. II, n° 4, Otto Neurath (ed.), Chicago, University of Chicago Press, p. 1-66.
- DEWEY John (2012), *Unmodern Philosophy and Modern Philosophy*, ed. par Phillip Deen, Carbondale, IL, Southern Illinois University Press.
- DU BOIS William E. B. (1926), « The Criteria for Negro Art », *Crisis*, 32 (6), p. 290-297.
- DU BOIS William E. B. (1935), « The Propaganda of History », in Id., *Black Reconstruction : An Essay Toward a History of the Part Which Black Folk Played in the Attempt to Reconstruct Democracy in America, 1860-1880*, New York, Harcourt, Brace and Company, p. 711-729.
- DU BOIS William E. B. (1957), « Postscript », in Id., *The Ordeal of Mansart. The Black Flame Trilogy : Book One*, New York, Mainstream Publishers.
- DU BOIS William E. B. (2000 [c. 1904-05]), « Sociology Unbound », *Boundary 2*, 27 (3), p. 37-44.
- DURKHEIM Émile (1983 [1913-14]), *Pragmatism and Sociology*, John B. Allcock (ed.), Cambridge, Cambridge University Press.
- GILMAN Charlotte Perkins [Stetson] (1898), *Women and Economics : A Study of the Economic Relation Between Men and Women as a Factor in Social Evolution*, Boston, Small, Maynard & Company.
- GILMAN Charlotte Perkins (1911), *The Man-Made World : Or, Our Androcentric Culture*, New York, Charlton Company.
- GILMAN Charlotte Perkins (1912), « Our Brains and What Ails Them. Chapter V : Effect of Literature Upon the Mind », Serialized in *The Forerunner*, 3 (5), p. 133-139.
- HARRIS Leonard (1989), « Introduction », in Id. (ed.), *The Philosophy of Alain Locke : Harlem Renaissance and Beyond*, by Alain Locke, Philadelphie, Temple University Press, p. 3-28.
- HARRIS Leonard (ed.) (1999), *The Critical Pragmatism of Alain Locke : A Reader on Value Theory, Aesthetics, Community, Culture, Race, and Education*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield Publishers, Inc.
- HELBLING Mark (1999), « African Art and the Harlem Renaissance : Alain Locke, Melville Herskovits, Robert Fry, and Albert C. Barnes », in Leonard Harris (ed.), *The Critical Pragmatism of Alain Locke : A Reader on Value Theory, Aesthetics, Community, Culture, Race, and Education*, Lanham, MD, Rowman & Littlefield Publishers, Inc., p. 53-84.
- HINE Robert (1989), « The American West as Metaphysics : A Perspective on Josiah Royce », *Pacific Historical Review*, 58 (3), p. 267-291.
- HUEBNER Daniel R. (2016a), « History and Social Progress : Reflections on Mead's Approach to History », *European Journal of Pragmatism and American Philosophy*, 8 (2), p. 120-142. Online : [journals.openedition.org/ejpap/637].

- HUEBNER Daniel R. (2016b), « On Mead's Long Lost History of Science », in Hans Joas & Daniel R. Huebner (eds), *The Timeliness of George Herbert Mead*, Chicago, University of Chicago Press, p. 40-61.
- HUEBNER Daniel R. (2018), « Cooley's Social Theory of Reading and Writing », in Natalia Ruiz-Junco & Baptiste Brossard (eds), *Updating Charles Cooley : Contemporary Perspectives on a Sociological Classic*, Londres, Routledge, p. 83-110.
- HUTCHINSON George (1995), *The Harlem Renaissance in Black and White*, Cambridge, Harvard University Press.
- JACOBS Struan (2006), « Models of Scientific Community : Charles Sanders Peirce to Thomas Kuhn », *Interdisciplinary Science Reviews*, 31 (2), p. 163-173.
- JAMES William (1890), *The Principles of Psychology*, 2 vols., New York, Henry Holt.
- JAMES William (1909), *The Meaning of Truth : A Sequel to « Pragmatism »*, New York, Longmans, Green, and Co.
- JAMES William (1910), « The Moral Equivalent of War », *McClure's Magazine*, 35 (4), p. 463-468.
- JOAS Hans (1996), *The Creativity of Action*, trad. ang. Jeremy Gaines et Paul Keast, Chicago, University of Chicago Press.
- JOAS Hans (2000), *The Genesis of Values*, Chicago, The University of Chicago Press.
- JOAS Hans (2016), « Pragmatism and Historicism : Mead's Philosophy of Temporality and the Logic of Historiography », in Hans Joas & Daniel R. Huebner (eds), *The Timeliness of George Herbert Mead*, Chicago, University of Chicago Press, p. 62-81.
- KAAG John (2016), *American Philosophy : A Love Story*, New York, Farrar, Strauss and Giroux.
- KLOPPENBERG James T. (2004), « Pragmatism and the Practice of History : From Turner and Du Bois to Today », *Metaphilosophy*, 35 (1/2), p. 202-225.
- LAMPRECHT Sterling P. (1923), « A Note on Professor Dewey's Theory of Knowledge », *Journal of Philosophy*, 20 (18), p. 488-494.
- LAMPRECHT Sterling P. (1936), « Philosophy of History », *Journal of Philosophy*, 33 (8), p. 197-204.
- LAMPRECHT Sterling P. (1939), « Historiography of Philosophy », *Journal of Philosophy*, 36 (17), p. 449-460.
- LAMPRECHT Sterling P. (1952), « Comments on the Symposium "What is Philosophy of History ?" », *Journal of Philosophy*, 49 (10), p. 350-355.
- LENGERMANN Patricia & Jill NIEBRUGGE-BRANTLEY (1998), *The Women Founders : Sociology and Social Theory*, New York, McGraw Hill.
- LOCKE Alain (1989), *The Philosophy of Alain Locke : Harlem Renaissance and Beyond*, ed. par Leonard Harris, Philadelphie, Temple University Press.
- LOCKE Alain (1992 [1916]), *Race Contacts and Interracial Relations : Lectures on the Theory and Practice of Race*, ed. par Jeffrey C. Stewart, Washington, DC, Howard University Press.

- LOCKE Alain & Bernhard J. STERN (eds) (1942), *When Peoples Meet : A Study in Race and Culture Contacts*, New York, Progressive Education Association.
- LOVEJOY Arthur O. (1920), « Pragmatism versus the Pragmatist », in Durant Drake, Arthur O. Lovejoy, James B. Pratt, Arthur K. Rogers, George Santayana, Roy Wood Sellars & C. A. Strong (eds), *Essays in Critical Realism : A Co-operative Study of the Problem of Knowledge*, New York, Macmillan.
- LOVEJOY Arthur O. (1922a), « Time, Transcendence and Meaning – I : The Alleged Futurity of Yesterday », *Journal of Philosophy*, 19 (19), p. 505-515.
- LOVEJOY Arthur O. (1922b), « Time, Transcendence and Meaning – II : Professor Dewey's Tertium Quid », *Journal of Philosophy*, 19 (20), p. 533-541.
- LOVEJOY Arthur O. (1924), « Pastness and Transcendence », *Journal of Philosophy*, 21 (22), p. 601-611.
- MACIVER Robert (1942), *Social Causation*, Boston, Ginn and Co.
- MEAD George H. (1906), « The Teaching of Science in College », *Science*, 24, p. 390-397.
- MEAD George H. (1932), *The Philosophy of the Present*, ed. par Arthur E. Murphy, Chicago, Open Court.
- MEAD George H. (2015 [1934]), *Mind, Self, and Society : The Definitive Edition*, ed. par Daniel R. Huebner et Hans Joas, édition originale ed. par Charles W. Morris, Chicago, University of Chicago Press.
- MEDINA José (2004), « Pragmatism and Ethnicity : Critique, Reconstruction, and the New Hispanic », *Metaphilosophy*, 25 (1/2), p. 115-146.
- MOORE Addison W. (1910), *Pragmatism and Its Critics*, Chicago, University of Chicago Press.
- MOORE G. E. (1922), « William James' "Pragmatism" », in Id., *Philosophical Studies*, New York, Harcourt, Brace & Co, p. 97-146.
- PARKER Kelly A. & Piotr Krzysztof SKOWRONSKI (2012), « Introduction : Contemporary Readings of Josiah Royce », in Kelly A. Parker & Piotr Krzysztof Skowronski (eds), *Josiah Royce for the Twenty-first Century : Historical, Ethical, and Religious Interpretations*, Lanham, MD, Lexington Books, p. 1-8.
- PEIRCE Charles S. (1985), *Historical Perspectives on Peirce's Logic of Science : A History of Science*, ed. par Carolyn Eisele, New York, Mouton Publishers.
- PENSKY Max (2009), « Pragmatism and Solidarity with the Past », in Chad Kautzer & Eduardo Mendieta (eds), *Pragmatism, Nation, and Race : Community in the Age of Empire*, Bloomington, Indiana University Press, p. 73-88.
- PETTEGREW John (2000), « Introduction », in Id. (ed.), *A Pragmatist's Progress ? Richard Rorty and American Intellectual History*, Lanham, Rowman & Littlefield, p. 1-17.
- POMEROY Earl (1971), « Josiah Royce, Historian in Quest of Community », *Pacific Historical Review*, 40 (1), p. 1-20.
- RANDALL John Herman Jr. (1939), « On Understanding the History of Philosophy », *Journal of Philosophy*, 36 (17), p. 460-474.

- RANDALL John Herman Jr. (1963), *How Philosophy Uses Its Past*, New York, Columbia University Press.
- REED Isaac & Paul LICHTERMAN (2020), « Towards a Pragmatist Sociological History », à paraître in Neil Gross, Isaac Reed & Christopher Winship (org), *Agency, Inquiry, and Democracy : The New Pragmatist Social Science*, Chicago, University of Chicago Press.
- ROBINSON James Harvey (1912), *The New History : Essays Illustrating the Modern Historical Outlook*, New York, Macmillan.
- ROYCE Josiah (1886), *California : From the Conquest in 1846 to the Second Vigilance Committee in San Francisco. A Study in American Character*, Boston, Houghton, Mifflin, and Company.
- ROYCE Josiah (1913), *The Problem of Christianity. Volume II : The Real World and the Christian Ideas*, New York, Macmillan.
- RUSSELL Bertrand (1910), *Philosophical Essays*, Londres, Longmans, Green, and Co.
- SADOVNIK Alan R. & Susan F. SEMEL (eds) (2002), *Founding Mothers and Others : Women Educational Leaders During the Progressive Era*, New York, Palgrave.
- SALMON Lucy Maynard (1893), « The Teaching of History in Academies and Colleges », in Anna C. Brackett, Emma Willard, Emma C. Embury, Maria Mitchell & Lucia Isabelle Gilbert Runkle (eds), *Woman and the Higher Education*, New York, Harper & Brothers, p. 131-152.
- SALMON Lucy Maynard (1897), *Domestic Service*, New York, Macmillan.
- SALMON Lucy Maynard (1923a), *The Newspaper and the Historian*, New York, Oxford University Press.
- SALMON Lucy Maynard (1923b), *The Newspaper and Authority*, New York, Oxford University Press.
- SALMON Lucy Maynard (1926), « The Newspaper and Research », *American Journal of Sociology*, 32 (2), p. 217-226.
- SALMON Lucy Maynard (1929), *Why is History Rewritten ?*, New York, Oxford University Press.
- SALMON Lucy Maynard (1933), *Historical Material*, New York, Oxford University Press.
- SANTAYANA George (1913), *Winds of Doctrine : Studies in Contemporary Opinion*, New York, Charles Scribner's Sons.
- SEIGFRIED Charlene Haddock (1996), *Pragmatism and Feminism : Reweaving the Social Fabric*, Chicago, University of Chicago Press.
- SEIGFRIED Charlene Haddock (ed.) (2002), *Feminist Interpretations of John Dewey*, University Park, PA, Pennsylvania State University Press.
- STROUT Cushing (1958), *The Pragmatic Revolt in American History : Carl Becker and Charles Beard*, New Haven, Yale University Press.
- TAVORY Iddo & Stefan TIMMERMANS (2014), *Abductive Analysis : Theorizing Qualitative Research*, Chicago, University of Chicago Press.

- TAYLOR Paul C. (2004), « What's the Use of Calling Du Bois a Pragmatist ? », *Metaphilosophy*, 35 (1/2), p. 99-114.
- TURNER Frederick Jackson (1891), « The Significance of History », *Wisconsin Journal of Education*, 21, p. 230-234 et 253-256.
- TURNER Frederick Jackson (1911), « Social Forces in American History », *American Historical Review*, 16, p. 217-233.
- WEST Cornel (1989), *The American Evasion of Philosophy*, Madison, WI, University of Wisconsin Press.
- WHITE Morton (1965), *Foundations of Historical Knowledge*, New York, Harper & Row.
- WHITE Morton (1973), *Pragmatism and the American Mind*, New York, Oxford University Press.
- YOUNG Ella Flagg (1900), *Isolation in the School*, Ph.D. dissertation, Chicago, University of Chicago Press.
- YOUNG Ella Flagg (1902), *Some Types of Modern Educational Theory*, Chicago, University of Chicago Press.

NOTES

1 [NdT. : Ce texte a été traduit par Daniel Cefai, qui remercie Daniel R. Huebner pour sa relecture et pour les échanges sur des points difficiles. La version anglaise, qui porte le titre de « Self-Reflection and Social Responsibility in Research : Lessons from Early Pragmatist Historical Investigations », a été présentée lors de la conférence de Harvard du 12 et 13 juin 2017, « Pragmatism and Sociology : Renewing the Conversation » et doit paraître dans le volume coédité par Neil Gross, Isaac Reed et Christopher Winship, *Agency, Inquiry, and Democracy : The New Pragmatist Social Science*, Chicago, University of Chicago Press, 2020. Nous remercions les éditeurs de nous avoir autorisés à en publier une version en français.]

2 John Dewey (1927) a écrit à maintes reprises sur des questions historiques, allant jusqu'à critiquer les théories politiques « non-historiques », parce qu'elles constituaient, de façon non justifiée, une action abstraite de ses « conditions concrètes, de son lieu et de son temps ». Son œuvre finale, inachevée et récemment reconstruite, *Unmodern Philosophy and Modern Philosophy* (Dewey, 2012), était engagée dans le projet d'une histoire sociale critique de la philosophie, afin d'en retracer le développement à travers ses tentatives de réponse à des (pseudo-)problèmes modernes. Les critiques de Lovejoy par Dewey (1922a, 1922b) soulignent les importants problèmes philosophiques

que soulèvent les approches « réalistes ». La conceptualisation de la connaissance historique par Lovejoy présuppose un dualisme psychique/physique (que Lovejoy et d'autres « réalistes critiques » du début du ^{xx}e siècle ont ouvertement défendu). Ce dualisme signifie que l'esprit de l'enquêteur doit « sauter en arrière dans le passé », une opération difficile à expliquer, afin de découvrir le sens des événements historiques ! Pour Dewey, il faut plutôt reconnaître que le sens du passé se donne dans le présent de l'historien, un présent déjà travaillé par l'avenir. Ce « saut » de l'historien soulève d'autres pseudo-problèmes sur la possibilité de décider si l'esprit n'aurait pas plutôt plongé dans le fantasme ou n'aurait pas affaire à un passé erroné ; et l'explication tant du « saut » dans le passé que de la signification qui en découle repose sur des croyances intuitives, arbitraires, plutôt que sur un processus de validation par des tests pratiques (Dewey, 1922a). Pour Lamprecht (1952), toute tentative d'enquête sur des significations « figées dans le passé » relève de la « dialectique » plutôt que de l'exploration : le chercheur doit choisir une « base » sur laquelle fonder son interprétation, sous peine d'importer ses « hypothèses » dans l'enquête, en fonction de ses préférences personnelles plutôt qu'au terme d'un véritable test de leurs conséquences empiriques. William James (1909 : 221-22) a critiqué une telle approche de l'histoire en

ce qu'elle requiert la présomption naïve d'une « *actio in distans* » transcendantale : énoncer une proposition dans le présent donnerait une prise directe sur un événement du passé... En fin de compte, en raison de telles fictions, Dewey (1922a) a fait valoir que c'est la perspective des soi-disant « réalistes critiques » qui souffre de « subjectivisme », et non pas celle des « pragmatistes » – ce qui leur a été si souvent reproché. Dewey a également encouragé Mead à prendre clairement position contre les historiens « réalistes » dans ses travaux sur l'histoire et la philosophie des sciences en montrant que la conception pragmatiste de la reconstruction de l'expérience ne tombe pas sous la coupe de la critique de subjectivisme (Huebner, 2016b : 58n13). Le raisonnement, et jusqu'aux termes employés par Dewey dans ces échanges avec Lovejoy, ont été repris mot pour mot dans la *Logique : Théorie de l'enquête* (1938/1993). Ils étaient toujours d'actualité dans les controverses d'historiens au milieu du XX^e siècle (Curti *et al.*, 1951). Pour une critique connexe du dualisme sujet/objet des réalistes dans l'analyse historique, cf. Carr (1961).

3 D'autres philosophes pragmatistes ont également écrit sur des sujets historiques, en dialogue avec Dewey : ainsi d'Horace L. Friess, Sidney Hook, Hans Joas, Horace M. Kallen, Joseph Margolis, Cheryl Misak, Richard Rorty et Cornel West. Addison W. Moore (1910) – un interprète longtemps oublié, et pourtant un contributeur central au pragmatisme de Chicago –

se considérait lui-même comme un « historien pragmatiste ». Il cherchait à enraciner les orientations philosophiques dans des conditions pratiques, sociales et historiques et considérait le pragmatisme comme le plus à même de rendre compte de la nature fondamentalement problématique et changeante de l'histoire.

4 Quoique Lucy M. Salmon ne soit d'ordinaire pas comptée parmi les « nouveaux historiens », l'examen de son corpus de travaux incite à l'inclure dans ce groupe d'auteurs. *Why is History Rewritten ?* (1929), en particulier, la met en relation avec Becker, Turner et Robinson, tandis que son travail sur les journaux, en tant que sources de documentation historique (cf. Salmon, 1923b) prend en compte la compréhension qu'avait Jane Addams du rôle des médias dans une démocratie. Des générations plus récentes d'historiens intellectuels ont écrit de façon plus ou moins explicite en dialogue avec le pragmatisme (Kloppenbergh, 2004). L'historien britannique E. H. Carr (1961) a articulé une approche de l'histoire plus vigoureuse et plus lucide, plus pragmatiste que celle de nombreux collègues, autoproclamés pragmatistes. Il leur est rarement associé, mais nous avons décidé, pour cette raison, de l'inclure dans ce chapitre.

5 Comme Peirce l'a décrit, toute méthode d'enquête commence par une opération d'abduction, puis mène par la déduction à l'induction,

et ce processus se répète jusqu'à ce qu'un compte rendu pratiquement satisfaisant soit donné de toutes les caractéristiques des données, même les plus inattendues. La déduction consiste à déterminer les conséquences nécessaires et probables d'une hypothèse, développée dans le raisonnement abductif et qui permet de prédire des résultats de l'enquête. En termes d'explication historique, ces déductions peuvent consister à rendre l'existence d'un monument probable ou à donner à un monument connu un certain caractère, en affirmant que certains documents anciens devraient contenir des allusions à un événement ou que les inexactitudes de témoignages antiques sont susceptibles d'être d'un certain genre (Peirce, 1985 : 762). Ensuite, des « expérimentations » sont faites, au sens d'explorations destinées à découvrir de telles allusions, significations, monuments, etc. ; et la comparaison des prédictions avec les résultats de ces « expérimentations » est ce qui constitue l'induction (*ibid.* : 735). Peirce note qu'il est très courant dans les recherches historiques que « nous nous retrouvons sans aucun moyen de mettre [l'hypothèse] à l'épreuve », parce que les preuves dont nous disposons ne nous permettent pas de discriminer au-delà d'un certain point : par exemple, dans un cas qu'il examine en profondeur, si Platon est né en 429, 428 ou 427 av. J.C. (*ibid.* : 766).

6 Josiah Royce (1886) – parfois compté parmi les pragmatistes classiques, parfois renvoyé dans le camp de leurs critiques (Parker & Skowronski, 2012) – a écrit, tout jeune, une histoire sociale de l'État de Californie qui fut une source d'inspiration importante pour ses écrits philosophiques (Pomeroy, 1971 ; Hine, 1989). Dans *The Problem of Christianity* (1913), la relation au temps médiatisée par les signes n'est pas seulement un trait de l'histoire humaine, mais un caractère fondamental de la métaphysique de l'univers. Le monde, partout et toujours, « enregistre sa propre histoire » par des processus de vieillissement et d'érosion qui laissent des traces, lesquelles sont « interprétées » par le monde lui-même en termes de conséquences futures. De ce fait, le monde encode, à chaque moment présent, les résultats de toutes les expériences passées (*ibid.* : 146-147). On peut voir ici et ailleurs, dans *The Problem of Christianity*, les points de repère cruciaux de son idéalisme social absolu, qu'il qualifiait parfois de « pragmatisme absolu », mais qui le démarquent sous un certain nombre d'aspects du reste des autres pragmatistes. Royce supposait que l'existence du processus d'interprétation repose sur une unité « spirituelle » de la communauté (qui n'est pas observable ou connue d'un point de vue pragmatique) – une communauté interprétative universelle « idéale » (qu'il assimile, en fin de compte, à la notion chrétienne, tirée de Paul de Tarse, de

« communauté bien-aimée (*beloved community*) »). Ses propositions pointent, au-delà de la réalité observable, vers la supposée nature métaphysique de la communauté (*ibid.* : 215-219). En définitive, pour Royce, l'univers est conceptualisé en termes essentiellement sociaux-relationnels, ou communicatifs, comme une « théorie générale de la société idéale », qui ne cesse de se développer, sans fin, ce qui explique, entre autres choses, la nature réelle de notre expérience de la temporalité (*ibid.* : 281).

7 Bien que William James soit parfois considéré comme un auteur a-historique, des essais tels que « L'équivalent moral de la guerre » (1910) et « L'existence de Jules César » (1909) témoignent d'un engagement historiquement informé, tant dans certains problèmes sociaux que dans l'épistémologie de l'histoire (Pettegrew, 2000 : 4-5). Des recherches récentes ont révélé l'étonnante étendue des lectures de James en histoire de la pensée (Kaag, 2016 : 207-208).

8 On date la période de Guerre civile – Guerre de Sécession – de 1849 à 1865 et la période de Reconstruction de 1863 à 1877.

9 Dans la période de Reconstruction qui a suivi la Guerre de Sécession, le principal témoin était, selon Du Bois (1935 : 721-725), l'esclave émancipé, dont les témoignages avaient été « quasiment exclus du tribunal » et dont les archives avaient

été systématiquement ignorées, discréditées, sinon délibérément détruites par la faute d'historiens qui cherchaient à corroborer leurs croyances raciales plutôt que d'enquêter sur ce qui s'était réellement passé. La majeure partie du volume de plus de sept cents pages de *Black Reconstruction* (1935) consiste en citations de sources peu utilisées, exhumées par Du Bois, visant à préserver et à démontrer ce que l'on pourrait appeler l'« embarras des faits » sur la Reconstruction. La mise en récit de l'histoire est un problème constant, et l'attention sérieuse que Du Bois (1926, 1935, 1957) a accordée à ce problème a été largement ignorée par les sciences sociales. Pour Du Bois, une partie de cette tâche de reconstruction dans l'enquête historique passe par une sorte de sociologie critique de l'historiographie, et ancre le travail d'écriture de la recherche dans les expériences sociales, vécues en contexte par l'historien (1935 : 717-720 ; 1957 : 315-316) – une idée qui sera retravaillée plus tard par Cornel West (1989). Du Bois a montré à quel point l'historiographie des principales universités du Nord, après la Guerre de Sécession, était dominée par les croyances particulières d'étudiants et d'historiens du Sud : leur diffusion d'histoires manifestement fausses et leur incapacité à « concevoir les Noirs comme des humains » avaient des « raisons évidentes », enracinées dans leurs expériences primaires de domination et d'inégalité. L'inégalité des chances, entre étudiants blancs et noirs, d'étudier dans les grandes

universités et de publier leurs recherches, ségréguait davantage encore ce groupe d'historiens ; et leurs histoires prétendument universelles ne faisaient qu'exposer, purement et simplement – notez la langue presque gramscienne – « l'accord général des classes dominantes », un « conte de fées commode, qui arrangeait les maîtres » (1935 : 724-726). Leurs perspectives n'étaient autres que l'expression d'une problématique sociale qu'ils prétendaient juger de manière objective. La difficulté de l'auto-réflexion critique de la part de l'enquêteur est examinée plus avant dans le texte.

10 Le chapitre sur la mémoire de William James dans ses *Principles of Psychology* (1890 : I, chap. 16) contient des informations sur ce processus psychologique, notamment une distinction entre la « mémoire proprement dite » et ce qu'il appelle la « mémoire primaire », qui relève du « présent spécieux ». La « mémoire primaire », pour James, renvoie aux impressions persistantes d'événements passés, qui continuent de faire partie de la conscience (s'apparentant aux images rétinienne qui perdurent du soleil) et qui, en tant que telles, ne sont pas vraiment « remémorées », puisqu'elles ne sont pas encore perdues (*ibid.* : 647). Et bien sûr la plus grande part de ce qui passe dans notre courant de conscience actuel ne survit pas dans la véritable « mémoire proprement dite ». Pour James, cette dernière a un caractère sémiotique et affectif, parce qu'elle implique

non seulement le réveil d'une image dans l'esprit, mais aussi une référence au passé qui se construit par son association systématique, en réseau, avec des noms, des dates et d'autres événements – son contexte (*setting*) –, et un sentiment ou une croyance qui découle de la relation avec les activités sensorielles ou émotionnelles d'une personne au présent (*ibid.* : 650-652). Ces caractéristiques additionnelles sont ce qui fait de quelque chose un souvenir plutôt qu'un passé « imaginaire » ou « fantaisiste » et ce qui en fait « *mon* passé » plutôt que « *le* passé ». La mémoire peut ainsi être comprise comme un processus actif et sélectif d'association, de représentation et de d'appropriation d'événements passés aux tâches ou aux usages d'une personne en relation à ses objectifs futurs (*ibid.* : 679). Le point de vue de Becker est en phase avec la distinction de James entre « mémoire primaire » et « mémoire proprement dite » lorsqu'il note que la mémoire devient une partie fonctionnelle du présent spécieux quand elle est réactivée et qu'elle a un effet sur l'action actuelle (Becker, 1932 : 226 et 234 ; Strout, 1958 : 39-40).